

HD WIDENER



Hw DEXE Y

WISH VS. THE WIND SOUTH.



DANIEL B. FEARING
NEWPORT R. I.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

GIFT OF

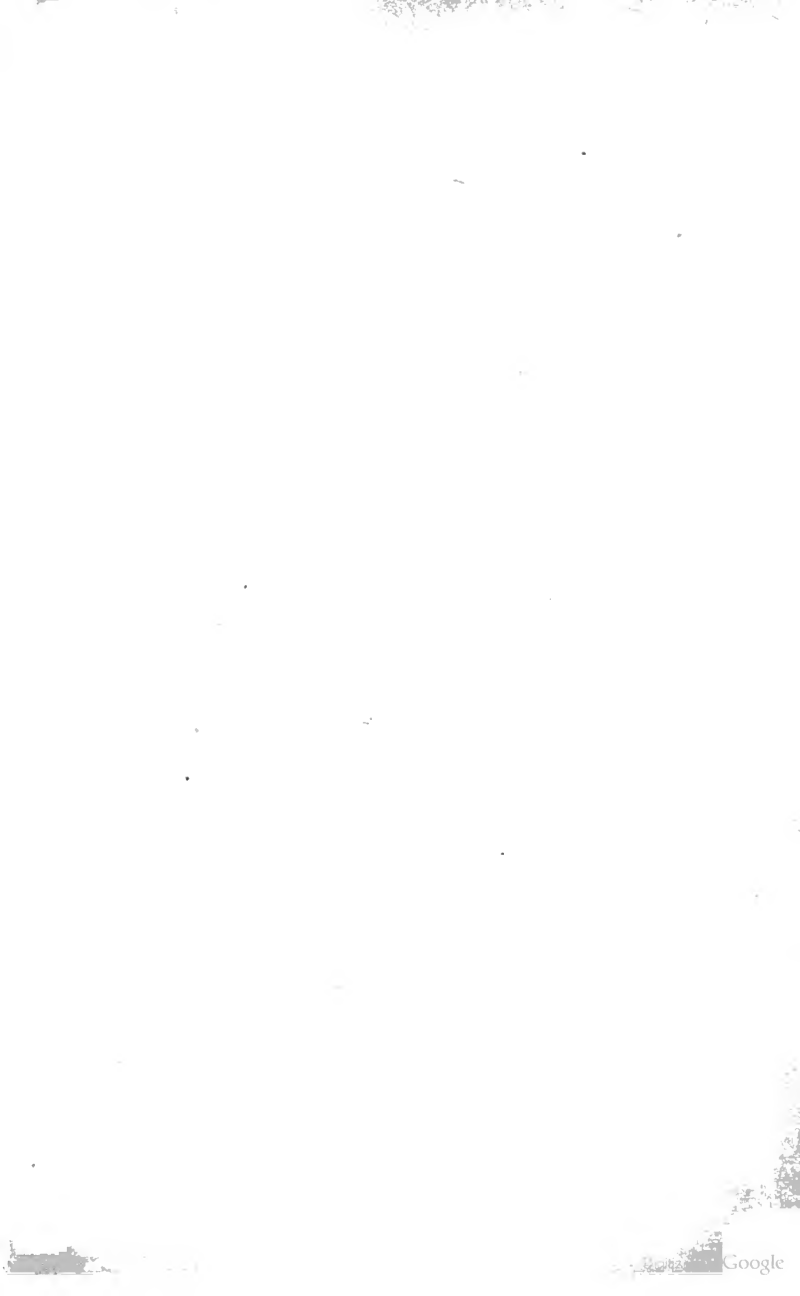
DANIEL B. FEARING

CLASS OF 1882 · · · A. M. 1911

OF NEWPORT

· 1915 ·

THIS BOOK IS NOT TO BE SOLD OR EXCHANGED





HISTOIRE
DE
DJOUDEK LE PÊCHEUR

CONTE TRADUIT DE L'ARABE

PAR MM.

CHERBONNEAU ET THIERRY



PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}
RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

—
1853

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER

QUATRIÈME SÉRIE

LITTÉRATURES ANCIENNES ET ÉTRANGÈRES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

HISTOIRE
DE
DJOUDEK LE PÊCHEUR

CONTE

TRADUIT DE L'ARABE

PAR MM.

CHERBONNEAU ET THIERRY



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o

RUE PIERRE-SARRAZIN, N^o 14

—
1853



F 3313.2

HARVARD COLLEGE LIBRARY

GIFT OF

DANIEL B. FEARING

30 JUNE 1915



*Gift of
Daniel B. Fearing*

PRÉFACE.

L'histoire de Djouder le Pêcheur est tirée des *Mille et une Nuits* arabes. Elle forme trente nuits, entre la nuit 499^e et la nuit 529^e de l'édition de Bouлак ou du Caire. C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer au lecteur que le titre des jolis contes publiés, pour la première fois, par Galland, n'est pas un titre de pure invention. La sultane Sheherazade remplit le nombre des mille et une nuits, et le chiffre est rigoureusement nécessaire au dénouement, puisque la favorite, après son dernier récit (celui des Aventures de Mârrouf), présente au sultan Schariar trois petits enfants, dont l'un marche déjà seul, l'autre encore à la main ; le troisième dort sur le sein de sa nourrice. Enchanté de voir ses fils, le sultan pardonne à toutes les femmes en faveur de l'ingénieuse sultane.

Explique qui voudra comment Sheherazade a pu devenir trois fois mère sans interrompre d'un seul jour la suite de ses récits : l'imagination des conteurs

arabes ne se pique pas de cette exactitude. C'est beaucoup qu'elle ait bien voulu tenir compte ici du nombre des années et qu'elle laisse à la favorite à peu près le temps nécessaire pour une triple délivrance. Si l'issue ne tourne pas précisément à l'honneur de Schariar et de sa perspicacité, elle montre un dessein suivi dans Sheherazade, et la bonne sultane ne s'assurait pas seulement sur l'intérêt de ses fables merveilleuses pour désarmer la colère de son maître.

Galland a négligé la fin de cette histoire qui sert de lien à toutes les autres. Il la raconte en passant; mais il ne la traduit pas. Soit que le manuscrit de la Bibliothèque royale sur lequel il a travaillé fût un manuscrit incomplet, ou qu'il se soit lassé de poursuivre, ce qui semble certain, c'est que, à partir de la 234^e nuit, le savant orientaliste entre dans une autre série de contes, et complète ses volumes avec des contes persans.

Depuis Galland, le gouvernement égyptien a fait rechercher les différentes versions des *Mille et une Nuits*; il les a fait revoir et comparer entre elles, afin d'en publier un texte définitif. Ce texte définitif et officiel se nomme l'édition de Boulak. En supposant, ce qui est fort douteux, que le manuscrit exploré par le célèbre traducteur soit conforme à l'édition de Boulak, il resterait 767 nuits à mettre en lumière.

Nous avons entrepris ce travail, et nous avons déjà tiré du vaste *romancerò* arabe onze contes inédits. Si l'histoire de Djouder le Pêcheur n'est pas la plus piquante par le côté du merveilleux, elle est du moins la plus touchante et la plus propre à être mise dans de jeunes mains. C'est par là seulement que nous pouvons l'opposer avec quelque avantage aux anciens contes. Dans tout le reste, nous ne nous dissimulons pas notre infériorité. Il nous manque la grâce ingénue du premier interprète, la simplicité de son langage, ce charme particulier qui a quelque chose de celui de l'enfance et qui n'appartient plus guère aux civilisations déjà mûres. Si quelqu'un nous en fait un reproche, nous accuserons la faute du temps en confessant la nôtre ; ou plutôt je confesserai la mienne, car c'est moi qui ai tenu la plume. C'est moi qui ai désespéré d'imiter le caractère naïf du texte original, et qui me suis flatté d'en reproduire avec plus de succès la gravité, l'élévation naturelle et la poésie. C'est moi qui me suis permis d'être plus prévoyant, moins oublieux, plus chaste surtout que le conteur arabe, de suppléer parfois à ses omissions, de retrancher quelque chose à la vivacité trop primitive de ses récits, de le faire comprendre çà et là plutôt que de le traduire. J'ai dit quelle a été ma part dans ce travail. Peut-être mon intervention sera-t-elle trouvée mauvaise ; j'ac-

cepte tout le blâme plutôt que de rien prendre sur la part du traducteur réel. C'est à mon ami Aug. Cherbonneau que revient le mérite de lire à livre ouvert dans les *Mille et une Nuits* comme nous lisons dans la *Bibliothèque bleue*, et d'être le véritable continuateur de l'œuvre de Galland.

ÉDOUARD THIERRY.

HISTOIRE DE DJOUDER LE PÊCHEUR.

CONTE ARABE.

I.

Il y avait un marchand nommé Omar qui devint père de trois fils. L'aîné reçut le nom de Sâlim, le second celui de Solym, le dernier celui de Djouder. Omar les éleva auprès de lui jusqu'au moment où ils furent hommes. Aucun d'eux n'eut à se plaindre; cependant, comme les deux aînés laissaient déjà entrevoir de mauvais penchants, le père leur préféra le plus jeune frère, et ils prirent Djouder en aversion.

Cette haine ne se déguisa pas. Le vieillard la reconnut avec chagrin, et, songeant à sa mort prochaine, il craignit que Djouder n'eût à souffrir de l'avidité de ses frères.

Il réunit donc sa famille autour de lui, convoqua en même temps les gens du cadî et les docteurs de la loi, puis, lorsque tout le monde fut rassemblé,

il dit à ses serviteurs : « Apportez-moi ici ce que je possède, les coffres qui contiennent ma fortune, ceux où je serre mes bijoux et mes habits. » On lui apporta ce qu'il demandait; « Messieurs, continua-t-il, partagez vous-mêmes ce que vous voyez. Vous êtes les yeux et la main de la loi; faites donc quatre lots, afin qu'il n'y ait à l'avenir aucune contestation, et que nul ne puisse s'élever contre l'œuvre de votre prudence. »

Les hommes de loi procédèrent au partage. Chacun des enfants reçut un lot; le père garda pour lui le quatrième, et dit : « Je vous prends à témoin que toute ma fortune a été répartie selon l'équité. Maintenant, il n'y a plus rien chez moi qui appartienne à mes fils, et rien chez aucun d'eux qui appartienne à l'un ou à l'autre. Quand Dieu m'aura rappelé à lui (que son divin salut soit sur moi), nul démêlé, nul différend ne naîtra de ma mort, parce qu'ils ont reçu de mon vivant ce qu'ils avaient à recevoir. Pour la part que je me suis réservée, elle est destinée à leur mère. Elle les a nourris, ils ne peuvent pas lui envier le pain que je lui laisserai pour vivre. »

Peu de temps après, le vieillard mourut. Ainsi qu'il le prévoyait, Sâlim et Solym se trouvèrent mécontents du partage. Ils convoitaient le bien de Djouder, et, prétendant que son lot aurait dû être moins considérable que celui de ses aînés, ils lui

dirent hautement qu'il retenait le bien de leur père. Djouder les suivit alors devant le juge pour lui soumettre la question. Elle fut promptement décidée. Le juge entendit les témoins. Djouder fut renvoyé de la plainte; mais, ce que n'avaient pu empêcher les précautions du mort, les frais de l'action judiciaire demeurèrent à la charge de l'innocent aussi bien que des coupables.

Cependant, quelques mois s'écoulèrent; Sâlim et Solym parurent se tenir en repos. Djouder croyait pouvoir les oublier, quand ils lui suscitèrent une nouvelle chicane. Il fallut comparaître devant un autre tribunal. Même contestation; même résultat. Djouder gagna son procès; seulement, frais et dépens acquittés, les trois frères laissèrent encore là une bonne partie de leur fortune. Bref, de tribunal en tribunal, de jugement en jugement, ils perdirent tout ce qu'ils avaient hérité de leur père, et les hommes de loi purent enfin se féliciter d'avoir terminé ce long différend, n'ayant plus laissé matière à discussion.

II.

Restait encore le bien particulier de la mère. Réduits à la pauvreté, Sâlim et Solym jetèrent les yeux sur ce modeste avoir. Ce n'était pas la pudeur

qui pouvait les retenir dans leurs méchants desseins ; ils vinrent effrontément s'établir chez la veuve de leur père, se moquèrent de sa résistance, mirent sa petite fortune au pillage, et, la frappant, la chassèrent de sa maison.

La pauvre femme se réfugia tout en pleurs auprès de son Djouder, lui raconta les mauvais traitements qu'elle avait essayés, et appela la colère de Dieu sur les deux autres fils de son mari.

Djouder lui mit doucement les mains devant la bouche : « Ma mère, lui dit-il, ne maudis pas ceux qui sont nés de ton sein. Dieu les voit, comme il nous voit tous ; il connaît les actions et rétribue chacun selon ses œuvres. Attendons les effets de sa justice. Quant à celle des hommes, regarde ce qu'elle a fait de nous. Elle m'a renvoyé pauvre, sans que mes frères se soient enrichis. J'ai plaidé, j'ai gagné ma cause ; quel profit en ai-je tiré ? Quel profit en ont-ils tiré eux-mêmes ? Tout le bien que nous avait laissé mon père est passé de nos mains dans celles du juge, du secrétaire et du portier. Nous y avons perdu notre fortune d'abord, notre considération ensuite ; car ceux que nous appelions en témoignage ont confirmé avec serment le déshonneur de notre nom. Je ne plaiderai plus, même à cause de toi. Je ne citerai pas mes frères par-devant le cadî. Seulement, tu demeureras auprès de moi. Il me reste du pain pour souper, prends et oublie ceux

qui t'ont fait du mal. Bénis ton pauvre Djouder ; la bénédiction de la mère sur le fils remplit la maison d'abondance , et Dieu nous enverra chaque jour le pain du lendemain. »

Djouder consola encore la bonne Fathmé en lui récitant ces vers d'un poète :

« Si le méchant te maltraite, ne cherche pas à le poursuivre, attends avec patience. Le temps amène toujours le châtement de Dieu sur celui qui a violé la loi.

« Quand le faible souffre persécution, qu'il s'éloigne seulement et qu'il ait confiance ; car si la montagne faisait tort à la plaine , la foudre se chargerait de punir la montagne. »

Après avoir pleuré de chagrin , la mère pleura de joie ; elle bénit son fils, demeura avec lui, et en effet la main de Dieu s'ouvrit sur la maison de Djouder, non pas pour y répandre d'un seul coup les trésors de la fortune , mais pour distribuer jour à jour le salaire du travail.

Chaque matin , Djouder prenait ses filets et se rendait , soit à la mer , soit aux étangs , partout où le poisson se cache sous les profondeurs de l'eau. Jamais la pêche ne manquait d'être fructueuse. C'était tantôt dix pièces d'argent, tantôt vingt pièces, quelquefois trente qu'il en avait le soir au marché. La table était toujours frugale et toujours abondamment servie. Point de gêne sur le manger ni

sur le boire. Il n'en était pas de même chez les deux frères. Comme ils n'avaient appris aucun métier, que la paresse d'ailleurs les avait rendus incapables d'exercer aucune profession, la misère entra bientôt dans leur maison et s'assit avec eux sur leur natte. N'ayant rien qu'ils pussent vendre, ils ne pouvaient rien acheter. Déjà s'était dissipé entre leurs mains ce qu'ils avaient enlevé à leur mère. Ils se virent donc réduits à vivre d'aumônes; mais la charité publique les dédaignait; car si elle aime la pauvreté, elle méprise le vice, et, lorsqu'on leur refusait du pain, ce qui arrivait de temps en temps, ils profitaient de l'absence de Djouder pour se glisser humblement dans son logis. Ils criaient la faim et la soif, ce qui fendait le cœur de leur mère.

L'excellente Fathmé oubliait qu'ils n'avaient pas eu compassion de ses vieux jours; elle se souvenait seulement qu'elle les avait nourris de son lait. Elle se hâtait d'apporter ce qu'il y avait sur le feu. « Prenez ceci, disait-elle, mangez promptement et partez avant que votre frère soit de retour. Il est bien irrité contre vous. Je ne puis pas lui donner tort, et je ne voudrais pas qu'il me fit des reproches. » Fathmé elle-même ne connaissait pas le cœur de Djouder; mais les deux frères se hâtaient de dévorer ce que leur mère avait servi et se retiraient au plus tôt sans lui adresser une bonne parole.

Or, un jour, et ils avaient fini par venir tous les

jours, un jour qu'ils étaient assis autour de la sofra, prenant leur repas comme à l'ordinaire, Djouder entra, et Fathmé demeura confuse en le voyant. Elle baissait la tête parce qu'elle avait honte devant son jeune fils ; mais Djouder sourit de plaisir. Il regarda ses frères avec douceur : « Soyez les bienvenus, Sâlim et Solym, leur dit-il, et que Dieu bénisse l'heure où je vous revois. Comment se fait-il que vous me visitiez dans ce jour de bonheur ? » Puis il les serra tous les deux dans ses bras, et ajouta d'un ton de reproche : « Pourquoi m'avoir privé si longtemps du plaisir de votre présence ? N'êtes-vous plus Sâlim et Solym ? Ne suis-je plus Djouder ? Depuis quand les frères vivent-ils étrangers les uns aux autres. Je n'ai jamais cessé de vous aimer ; comment avez-vous pu haïr le chemin qui vous conduisait chez votre bonne mère ? »

La générosité de Djouder les toucha malgré leur endurcissement, ou du moins ils parurent changés, et ils lui répondirent : « Nous nous haïssions nous-mêmes. Nous t'avions fait tort, et la honte nous empêchait de chercher ton visage ; mais le repentir est venu. Oublions le passé. Ce que nous avons essayé contre toi a tourné contre nous-mêmes. Ce n'était donc pas notre œuvre, c'était l'œuvre de Satan ; que Dieu l'écrase de sa malédiction ! Pour nous, notre bénédiction n'est plus qu'en toi comme en notre bonne mère.

III.

— La mienne est en vous tous, » répondit Djouder. Et sa mère s'écria : « Tu es le meilleur des fils, ô mon Djouder ! Que Dieu te comble de ses faveurs ! Qu'il mette la joie et la sérénité sur ton visage ! » Puis Djouder ajouta : « Bienvenue à vous deux ! Restez auprès de moi, restez auprès de nous ; ne soyons plus qu'une famille comme au temps de notre père. Cette maison peut nous suffire. Dieu me l'a donnée assez grande pour nous tous, et quand il a béni mon travail, c'est qu'il mettait d'avance entre mes mains votre part avec la mienne. »

Ainsi se fit la réconciliation. Djouder s'assit et mangea, le cœur plein de joie, parce qu'il voyait sa mère et ses frères. Ceux-ci passèrent la nuit dans une chambre qui fut désormais la leur. Le lendemain, tous les quatre déjeunèrent ensemble. C'était de grand matin. Djouder prit ses filets et se dirigea vers la porte appelée Bab-el-Fetahh (la porte de la Victoire). Ses deux frères sortirent aussi, quoiqu'ils n'eussent rien à faire, et s'absentèrent jusqu'au milieu du jour. Quand ils rentrèrent, leur mère leur servit à dîner. Le soir, enfin, Djouder revint à son tour, une corbeille sur son épaule. Il rapportait des légumes et de la viande fraîche. Ce

fut ainsi que se passa le premier mois. Chaque matin, Djouder partait pour la pêche; le soir, il vendait au marché les poissons qu'il avait pris. Son travail nourrissait sa mère et ses deux frères.

Un jour, cependant, la chance tourna. Djouder s'en était allé sur le bord de la mer; il disposa ses filets, les jeta à l'eau, et les ramena vides. Il recommença et se dit : La place est mauvaise; cherchons un endroit où il y ait du poisson. Arrivé à une petite baie où la plage descendait en pente douce, il se flatta d'être plus heureux. Pas de poisson pour la troisième fois. Bref, du matin au soir, comme un joueur malheureux et obstiné, il ne cessa de tenter la fortune, si bien que, le soleil couché, le pauvre fils d'Omar se dit, en essuyant son front trempé de sueur : « C'est étonnant. D'où cela vient-il? Est-ce qu'il n'y a plus de poissons dans la mer? »

Djouder chargea ses filets sur son épaule, et s'en revint le cœur serré, s'affligeant, comme l'on pense, de la position où allaient se trouver sa mère et ses frères. Quel moyen de pourvoir à leur nourriture? Comme il regagnait lentement sa maison, il passa devant le four du boulanger qui lui vendait habituellement son pain.

La foule se pressait autour du marchand, le marchand se hâtait de servir ses pratiques, et Djouder les envoyait à mesure qu'il voyait l'un recevoir, les

autres s'avancer tenant leur monnaie à la main. Le pauvre garçon ne se sentit pas la force de passer outre. Il demeura un peu à l'écart et se prit à regarder ce mouvement. Quand tout le monde fut servi, le boulanger se croisa les bras comme un homme satisfait. Ce fut alors qu'il aperçut Djouder : « Bienvenue à toi, lui dit-il avec une figure souriante : tu n'as donc pas besoin de pain aujourd'hui ? » Djouder baissa la tête et ne répondit pas. « Qu'y a-t-il ? reprit l'honnête marchand ; est-ce l'argent qui te manque, par hasard ? Prends toujours, ami, j'attendrai ton argent plus aisément que tu ne pourrais attendre mon pain. Mange d'abord, tu me payeras plus tard.

— Eh bien donc, répondit timidement Djouder, ce sera dix demi-drachmes que je te devrai. Donne-moi du pain pour dix demi-drachmes. — Et dix autres avec ton pain, reprit maître Abbas, afin que tu soupes gaiement. Demain tu m'apporteras un beau poisson. Tu vois que nous serons bientôt quittes.

— Sur ma tête et sur mes yeux, je le veux bien ! s'écria Djouder. » Alors il prit sa provision de pain, sans oublier les dix demi-drachmes, puis il partit pour aller acheter de la viande et des légumes, en se disant : « Demain, maître Abbas le boulanger aura le plus beau poisson de ma pêche. »

Il rentra donc au logis. Sa mère commençait à

compter les minutes. Djouder mangea, se coucha aussitôt comme un homme fatigué; mais s'il dormit, il s'éveilla de grand matin. Ses deux frères n'étaient pas encore debout qu'il prenait déjà ses filets. « Reste au moins pour déjeuner, lui dit sa mère. — Je n'ai pas faim, répondit-il; mes frères sont là, déjeune toujours avec eux. » Puis il courut jusqu'à ce qu'il fût arrivé au bord de la mer.

Malheureux la veille, il n'y avait pas apparence qu'il dût être malheureux ce jour-là. Il lança donc son filet avec confiance, d'autant plus qu'il destinait le premier coup à maître Abbas. Le bonheur ordinaire de maître Abbas ne put conjurer la maligne influence qui s'acharnait à poursuivre Djouder.

Le filet revint vide : vide la première fois, vide la seconde, vide la troisième. Djouder changea de place. Ce n'était pas la place, c'était lui-même qui était ensorcelé. Il marcha tout le jour, jeta son filet autant de fois qu'il s'arrêta; mais rien ne lui réussissait. Ce fut ainsi jusqu'au coucher du soleil. Alors, las et désespéré, il chargea ses filets sur son épaule; mais, tout en se dirigeant vers son logis, il ne se souciait plus guère d'y rentrer.

C'était son chemin, comme l'on sait, de passer devant la maison de maître Abbas. Il se trouva donc bientôt vis-à-vis de la boutique. Le boulanger l'attendait; mais rien qu'à la figure de son débiteur, il comprit que la pêche n'avait pas été bonne.

Aussi, sans faire de questions, lui offrit-il sur-le-champ ce qu'il lui avait offert la veille, un pain avec dix demi-drachmes. « Prends donc, ami, lui dit-il. Ne t'inquiète de rien ; retourne tranquillement auprès de ta famille. Ce qui n'arrive pas aujourd'hui arrivera demain. » Djouder voulut s'excuser ; mais le boulanger l'interrompit : « Allons, allons, ne perdons pas le temps à des paroles inutiles. Tu n'as pas été heureux, cela se devine aisément : si le poisson était venu dans tes filets, on en verrait quelque chose à tes mains ; dès qu'elles sont vides, c'est que tu n'as rien pris. Il n'y a pas de quoi se désoler. Soupe gaiement comme un homme qui sait qu'il soupera encore demain ; et demain, si la chance n'a pas tourné, tu sais où est la maison de maître Abbas : il y aura toujours pour toi le pain et les dix demi-drachmes. J'ai confiance. Je connais ta probité d'abord, et quelque chose me dit que tu me payeras plus tard. »

Le troisième jour, Djouder explora la mer sur tous les points du rivage. Fatigue perdue. Le soir, il passa chez le boulanger, prit sa provision ordinaire, le pain et les dix demi-drachmes ; cela dura sept jours de suite. L'excellent maître Abbas lui en faisait meilleur visage. Un matin, Djouder au désespoir, se dit : « Je crois que Dieu a maudit la mer à cause de moi. J'irai au lac de Châroun, dont nul pêcheur n'ose s'approcher ; si le lac est ensorcelé, je

le suis moi-même. Tout ira bien. Le lac et le filet ne sont-ils pas faits l'un pour l'autre? Lac de malheur, filet de malheur. »

Le lieu était désert, l'eau trouble et terrible à voir. Djouder se préparait à y jeter le filet, comme s'il eût défié les démons ; le bruit que fait une mule en courant sur les cailloux lui causa une sorte de frayeur. Qui donc, excepté lui, pouvait passer dans cette solitude?

Il se détourna et aperçut un cavalier noir qui montait une mule richement caparaçonnée. Le cavalier lui-même était vêtu d'habits magnifiques, et l'on voyait sur la croupe de l'animal un long sac de voyage orné d'élégantes passementeries.

Arrivé auprès du pêcheur, le cavalier lui dit sur-le-champ : « Salut à toi, Djouder, fils d'Omar. — Salut à toi, seigneur pèlerin, » répondit Djouder, fort étonné de s'entendre appeler par son nom.

Le Maugrebin continua sans paraître remarquer sa surprise : « J'ai besoin que tu me rendes un grand service ; mais d'abord, tu peux être sûr que tu n'obligeras pas un ingrat. Si tu consens à faire ce que je vais te demander, si tu m'obéis aveuglément, tu recevras un prix considérable, et, ce qui vaut mieux encore, tu acquerras en moi un ami tout-puissant.

— Parlez, seigneur pèlerin, répondit Djouder. Que désirez-vous de moi? me voici prêt à vous servir.

— Eh bien ! dit le cavalier noir, récitons d'abord le Fatiha. »

Djouder récita avec lui la première sourate du Khoran.

Cela fait, le Maugrebin ouvrit sa valise de voyage, en tira un lacet de soie, et le présenta à Djouder : « Prends ce lacet, lui dit-il ; avec ce lacet, tu m'attacheras les bras, puis tu me jetteras dans le lac. Ne m'interromps point. Tu m'as promis de m'obéir, et tu t'y es engagé sur la foi du saint livre : Que je meure ou que je ne meure pas, ce qui doit être, Dieu le sait ; tu n'as pas à en prendre souci ; je jure seulement qu'il ne t'en sera demandé compte ni dans ce monde, ni dans l'autre, si pourtant tu restes fidèle jusqu'au bout et si tu achèves religieusement ce que tu auras commencé. Écoute donc, car voici la suite. Après que j'aurai disparu dans le lac, tu attendras quelques instants. L'eau s'agitiera et je remonterai. Regarde bien. Ou mes mains se présenteront d'abord, alors jette ton filet de manière à m'envelopper sur-le-champ et à me ramener sur le sable ; ou mes pieds se présenteront avant le reste du corps, et, dans ce cas, ta tâche sera terminée. Je ne te demande plus rien. Celui qui te parle sera mort. Tu prendras seulement ma mule par la bride ; tu rentreras à la ville ; tu te rendras au bazar des marchands, où tu chercheras le juif Chemyah. Le juif sait que tu dois venir ; il

ne t'adressera aucune question ; tu lui remettras la mule avec le sac de voyage , et il te comptera cent dinars. Prends , et sois silencieux comme lui ; puis tu retourneras chez toi. »

Le cœur battait à Djouder , mais il avait promis sur les paroles du prophète ; d'ailleurs sept jours de désespoir lui avaient presque troublé l'esprit. Il prit le lacet , et se mit en devoir de lier les bras du cavalier : « Serre fort , lui disait le Maugrebin. Ce n'est pas un jeu que nous jouons ; montons sur cette pierre , et pousse-moi vigoureusement dans le lac. »

Djouder obéit : l'eau rejaillit jusqu'à sa face , et le bruit de la chute alla longtemps d'écho en écho. Cependant Djouder demeurait penché sur le lac dont la surface était toujours agitée , et le pêcheur attendait , comme s'il eût commis un crime. Quand l'eau se fut un peu calmée , un bouillonnement se fit ; Djouder étendit son bras chargé de son filet , mais ce fut le pied qui reparut. Le Maugrebin était mort , ainsi qu'il l'avait annoncé lui-même. Djouder prit la mule par la bride , s'en alla au bazar , assez peu décidé à demander le salaire de ce triste événement , et il aborda le juif avec la tête basse. Le juif était assis sur sa porte. Aussitôt qu'il vit la mule , il se leva et dit : « Mort ! Sa cupidité l'a tué. » Puis il reçut la mule des mains de Djouder , et lui compta cent dinars. Aucune question d'ailleurs.

Djouder n'eut donc rien à répondre. Le marchand juif mit un doigt sur sa bouche ; Djouder fit le même signe , et s'en alla plus satisfait qu'il n'était venu.

Ce jour-là , il ne s'arrêta pas timidement en dehors de la boutique de maître Abbas. Il s'approcha comme tout le monde , prit son pain , et paya sa dette au boulanger.

IV.

Il passa ensuite chez le boucher , lui acheta de la viande , et lui donna un dinar en disant : « Garde la monnaie , nous ferons le compte un autre jour. » Ce fut de même pour les légumes , et lorsqu'il revint au logis , il trouva ses frères avec sa mère. La pauvre femme disait à Sâlim et à Solym : « Si vous voulez quelque chose à manger , attendez le retour de votre frère , quant à moi , je n'ai rien , et je ne saurais rien vous donner.

— Me voici , s'écria Djouder ; mère , prépare-nous le souper promptement , car j'ai faim. » Fathmé se hâta de mettre la viande sur le feu ; mais à peine était-elle cuite , que Sâlim et Solym la dévorèrent comme eussent fait des ghouls ou des ogres.

Après le souper , Djouder remit à sa mère le reste des cent dinars , en lui disant : « Prends cette

somme, ma bonne mère, il ne faut pas que mes frères aient faim parce que je suis absent. Chaque fois qu'ils viendront, voici de quoi leur acheter de la nourriture. »

La nuit s'écoula. Dès que le matin eut égayé d'un premier rayon les terrasses de la ville, Djouder prit son filet et se dirigea encore une fois vers le lac Charoûn. Espérait-il une nouvelle rencontre pareille à la première? Quoi qu'il en soit, le lieu lui avait été bon, et il n'était pas fâché de reconnaître si des eaux où le poisson n'était inquiété que par la chute de quelque Maugrebin ne lui fournirait pas une pêche abondante.

Il s'apprêtait donc à lancer le filet, lorsque le bruit des quatre fers d'une mule lui fit encore détourner la tête. C'était un second Maugrebin qui ressemblait au premier. Même physionomie, même costume, une mule de la même couleur, une valise avec deux étuis sur les deux côtés, et deux étuis également ornés de passementeries élégantes; seulement il y avait plus de luxe encore dans les passementeries, l'équipage et les habits du cavalier.

Le Maugrebin salua aussi Djouder par son nom. « Salut, seigneur pèlerin, » répondit le pêcheur. Et le cavalier continua : « N'as-tu pas vu venir hier un Maugrebin comme moi, monté sur une mule semblable à cette mule? »

Djouder se repentit d'être venu : « Seigneur, ré-

pondit-il, je n'ai vu personne. » Il craignait d'être forcé d'avouer ce qu'était devenu l'homme de la veille. Nier tout, c'était couper court à d'importunes questions.

Le cavalier noir ajouta : « L'homme dont je te parle est mon frère ; il a dû me précéder d'une journée. »

L'embarras de Djouder allait croissant : « Seigneur, balbutia-t-il, je ne sais ce que vous voulez dire ; je n'ai rien à vous apprendre de cet homme.

— Alors, reprit l'étranger, je vais m'expliquer plus clairement. Voici ce qui s'est passé hier : Djouder le pêcheur était à cette place ; il s'apprêtait à jeter le filet qu'il tient encore sur l'épaule ; un cavalier s'est présenté devant lui, comme je me présente à cette heure, et le cavalier lui a dit : « J'at-
« tends de toi un service. Tu me garrotteras les mains
« et tu me pousseras dans le lac. Quand mon corps
« reviendra à la surface de l'eau, regarde bien si mes
« deux mains reparaissent les premières. En ce cas,
« lance promptement ton filet, afin de me ramener
« au bord. Si, au contraire, je remonte par les
« pieds, ne te mets en peine de rien, l'homme qui
« te parle sera mort. Prends seulement ma mule
« par la bride. Tu la conduiras au juif Chemyah. »

Djouder demeurait immobile. Le cavalier continua :

« Or, comme tu regardais, les deux pieds ont

reparu. Alors, tu as pris la mule. Tu t'es rendu au bazar des marchands, tu y as trouvé le juif Chemyah, et le juif t'a compté cent dinars. Sais-tu maintenant ce que je veux dire, et crois-tu qu'il manque quelque chose à mon récit ?

— Seigneur, s'écria Djouder, pourquoi m'interroger lorsque je n'ai rien à vous apprendre ? » Et il tomba aux genoux du Maugrebin.

« Pourquoi je t'interroge ? répondit celui-ci, l'air toujours grave et tranquille, parce que je désire que tu me rendes exactement le même service que tu as rendu à mon frère. »

Ce disant, il prit un lacet de soie dans sa valise. Djouder commençait à respirer. Cependant, il recula encore de trois pas en arrière ; mais le Maugrebin s'avança d'autant. « Attache-moi les bras et précipite-moi dans l'eau. Ce ne doit pas être une chose difficile. Puis, s'il m'arrive ce qui est arrivé à mon frère, tu sais le reste. Prends ma mule, conduis-la au juif, et le juif te comptera encore cent dinars. »

L'homme avait le visage si doux, que notre pêcheur se rassura tout à fait. On lui demandait un service, et ce service était bien payé. Djouder lia donc solidement les bras du Maugrebin et le poussa dans le lac.

Le Maugrebin disparut. Djouder attendit ; mais quand il vit revenir les deux pieds : « Allons, s'écria-

t-il, l'abîme l'a pris et le garde! » Puis, songeant aux cent dinars qu'il allait recevoir, il se sentit tout joyeux de sa bonne fortune. « Plaise à Dieu, pensait-il, de m'envoyer chaque jour un de ces Maugrebins. Ce n'est pas moi qui les force à mourir; qu'ils meurent donc puisque c'est leur fantaisie, et que chaque mort me rapporte cent dinars! »

Cependant il passa le bras dans la bride de la mule. Aussitôt que le juif l'aperçut, il se leva et dit : « Le second est mort? — Que Dieu garde tes jours, » répondit Djouder en faisant un signe affirmatif; et le juif reprit tristement : « Voilà le salaire de leur cupidité. » Puis il emmena la mule après avoir compté les cent dinars.

Djouder rapporta de nouveau la somme à sa mère, et celle-ci lui demanda d'où venait tant d'argent. Djouder ne lui cachait rien; il raconta donc toute l'histoire, et la bonne mère le supplia de ne plus retourner au lac de Châroun, parce qu'elle craignait qu'il ne lui arrivât malheur. « Et pourquoi donc? répondit Djouder. Parce que je jette à l'eau ces Maugrebins? Mais je ne fais que céder à leurs désirs. D'ailleurs, j'ai envie de brûler mes filets. Je ne veux plus d'un métier qui nous laissait mourir de faim. J'ai trouvé celui-ci, je n'en demande pas d'autre. Je gagne cent dinars par jour, et je rentre de bonne heure. Par la sainte Caabah, je ne cesserai pas d'aller au lac de Châroun, ou je l'aurai

d'abord comblé de Maugrebins, et il ne demeurera plus une seule de ces faces noires sur la terre. »

Or, le troisième jour, il alla au lac, et se tint debout comme le marchand qui attend un acheteur. Voici venir un Maugrebin monté sur une mule, et la mule portait une valise. Seulement la valise, la mule et le cavalier avaient quelque chose de plus riche encore que les jours précédents.

« Salut ! dit le Maugrebin, salut à toi, Djouder, fils d'Omar ! »

Et Djouder, qui se familiarisait avec ces sortes de rencontres, ne se dit pas même : « Comment se fait-il que ces gens connaissent mon nom et celui de mon père ? »

L'étranger continua : « N'as-tu pas vu passer des cavaliers Maugrebins ?

— Deux, répondit Djouder.

— Et que leur est-il arrivé ?

— Je leur ai attaché les bras, ainsi qu'ils le demandaient, puis je les ai poussés dans le lac où je suppose qu'ils se sont noyés ; mais toi-même, seigneur pèlerin, n'aurais-tu pas quelque désir de les aller rejoindre ? parle, me voici prêt ; je ne puis pas les appeler en témoignage, mais je suis sûr que tu seras content comme eux de mon zèle et de ma discrétion. »

Le Maugrebin sourit : « Tout homme a sa fin marquée, répondit-il, et chacun suit sa fortune. » En

même temps, il descendit de sa mule : « Rends-moi donc le même service que tu as rendu à mes frères. »

Puis il présenta le lacet de soie au jeune pêcheur.

« Vous attacheraï-je les mains derrière le dos ? demanda Djouder ; mais faisons vite, je vous ai attendu ce matin, vous êtes venu un peu tard, l'heure s'écoule et je suis pressé. »

Il serra donc fortement le lacet. Le reste suivit, et Djouder tint ses yeux attachés sur la place où l'homme avait disparu ; mais tout à coup deux mains se montrèrent, puis la tête ruisselante et joyeuse du Maugrebin qui se prit à crier : « Jette ton filet, mon brave ! » Djouder jeta son filet. Le Maugrebin se secoua bientôt gaiement sur la plage.

Rendons justice à l'honnête pêcheur ; il se trouva plus content lui-même que s'il eût touché les cent dinars ; mais ce qu'il n'avait pas remarqué, c'est que le Maugrebin était sorti de l'eau tenant à chaque main un poisson rouge de la couleur du corail.

« Ouvre les deux étuis, dit-il à Djouder, les deux étuis qui sont aux côtés de la valise. » Djouder obéit. Le Maugrebin y introduisit les poissons, et replaça soigneusement les couvercles. Quand ce fut fait, il serra Djouder contre sa poitrine, le baisa sur les deux joues, sur l'une et puis sur l'autre. « Ami, lui dit-il avec effusion, que Dieu détourne toute infortune de ton chemin et du chemin de ceux qui t'ai-

ment ! Par le voile sacré qui recouvre la Caabah ! si tu ne m'avais pas jeté dans ce lac, si tu ne m'en avais retiré ensuite, je n'aurais pas pris ces deux poissons, et je serais au fond de l'eau sans pouvoir regagner le bord.

— Seigneur pèlerin, répondit Djouder, puisque j'ai été assez heureux pour vous venir en aide, je vous en conjure, au nom du Dieu de Mahomet, racontez-moi l'histoire des deux cavaliers Maugrebins qui sont venus se noyer dans ce lac, l'histoire du juif et celle des poissons.

V.

— Écoute donc, répondit l'étranger : Les deux hommes qui sont passés par ici étaient deux des fils de mon père. L'un se nommait Abd Esselam, l'autre Abd Esahad ; celui que tu vois se nomme Abd Essamad. Quant au juif Chemyah, il ne s'appelle pas Chemyah, mais Abd Errahym ; il n'est pas juif, mais musulman, et musulman de la secte de Malek ; notre père comptait en lui son quatrième fils ; aujourd'hui je n'ai plus d'autre frère.

« Notre père nous enseigna la science des choses occultes. Il nous apprit à découvrir les trésors cachés ; nous fûmes ses disciples, mais il resta le maître, et personne n'a surpris à Dieu plus de se-

crets par le secours de la magie. Grâce à ses leçons, nous possédions l'art de guérir toute espèce de maux. Nos cures ont souvent passé pour des miracles, et l'on nous a attribué la puissance surnaturelle des génies.

« Nous étions donc quatre frères, ainsi que je te l'ai dit. Notre père s'appelait Abd Elwoudoud. Le jour où il s'en alla dans la paix de Dieu, nous devînmes riches par son héritage. Sa fortune, celle qui consistait en argent, en meubles, en pierreries, en effets précieux, les domestiques et les chevaux furent aisément partagés, mais quand il fut question des manuscrits de sa bibliothèque, nous ne pûmes nous mettre d'accord. De longs débats s'élevèrent au sujet de chaque ouvrage curieux. Ce fut presque une lutte lorsque l'on vint à se disputer la possession d'un manuscrit intitulé : *Répertoire des hautes sciences*.

« Ce manuscrit est unique. On ne saurait en évaluer le prix ; il contient la clef des trésors, le secret des talismans, le moyen de les découvrir, celui d'en déchiffrer la langue mystérieuse et d'en rendre les caractères impuissants.

« Notre père travaillait sans cesse sur ce manuscrit. C'était le seul peut-être qu'il eût refusé d'ouvrir à notre curiosité ; aussi chacun de nous désirait-il l'avoir pour en connaître enfin les merveilleux enseignements. La haine nous prenait déjà

au cœur, lorsque, dans la salle où nous étions, entra le vénérable cheik qui avait élevé notre père, l'initiant lui-même aux pratiques de la magie et des sciences cabalistiques. A sa vue nous nous sentîmes pénétrés de respect; nous nous tendîmes tous la main, après lui avoir donné le salut, et nous demeurâmes en silence.

« Il s'appelait Elkahyn Elabthan (le magicien qui voit le fond de toute chose).

« Il demanda le manuscrit; nous le remîmes entre ses mains. « Vous êtes, continua-t-il, les fils de celui « qui fut comme mon fils, et je suis maintenant « comme votre aïeul; c'est à moi de veiller à ce que « nul de vous ne souffre dommage. Ce manuscrit ne « peut être partagé. A quel titre un seul pourrait-il « l'avoir sans que les trois autres fussent en droit de « se plaindre? Je le propose donc comme le prix de « celui qui saura le mériter. Que celui qui veut en « être possesseur, aille ouvrir le trésor de Châmar- « dal, afin de m'apporter quatre choses : la sphère, « la boîte de Kohol, le sabre et le sceau.

« Le sceau a pour esclave un génie, et le génie « se nomme Erraad Elkhacif (le tonnerre qui brise). « Dès qu'un homme a mis ce sceau à son doigt, ni « empereur ni sultan ne peuvent rien contre lui. « Songeât-il à s'emparer de la terre; les continents « et les mers lui appartiendraient.

« Quant au sabre, celui qui le tirerait contre une

« armée entière la mettrait aussitôt en déroute. Il
« parlerait au tranchant et lui dirait : Tue ! des
« éclairs de feu sortiraient de la lame et détruiraient
« mille légions.

« Pour ce qui est de la sphère, s'il prenait fantaisie
« au possesseur de voir toutes les contrées du
« monde, il pourrait les contempler à loisir sans
« faire un pas hors de sa place. Il tournerait la sphère
« du côté où il lui plairait, et ce point de l'univers,
« quel qu'il fût, avec ses habitants, viendrait s'y
« refléter devant lui comme dans un miroir. Lorsqu'une
« ville aurait mérité sa colère, il lui suffirait
« de présenter le globe au disque étincelant du soleil
« et de souhaiter qu'elle périt par le feu ; la
« ville serait incendiée.

« Je ne dirai qu'un mot de la boîte de Kohol.
« Tout homme qui se frotera les yeux avec la
« poudre qu'elle contient, verra, comme si la terre
« devenait transparente, les trésors qu'elle cache
« dans ses profondeurs.

« Celui de vous qui ne pourra pas ouvrir le trésor
« de Châmardal perd ses droits à la possession du
« manuscrit. D'un autre côté, celui qui réussira dans
« cette entreprise et qui me rapportera les quatre
« objets précieux, recevra le manuscrit en récompense. »

« Nous acceptâmes la condition. Le cheik ajouta :
« Sachez maintenant que le trésor de Châmardal

« est au pouvoir des enfants du roi Rouge. Je ne
« vous le dissimule pas, votre père tenta inutilement
« de s'en rendre maître. Il vainquit les enfants du
« roi Rouge, mais ceux-ci prirent la fuite. Il les
« poursuivit sans relâche et arriva sur leurs pas dans
« la terre d'Égypte. Il allait enfin les atteindre, lors-
« qu'ils plongèrent sous les eaux du lac Châroun,
« et votre père dut s'arrêter sur le bord, parce
« que le lac était enchanté.

VI.

« Votre père revint affligé de son mauvais succès.
« Je le vis alors ; il me confia son chagrin, et, pour
« le consoler, je me mis à consulter mes tables. J'y
« vis ce que je lui dis alors, ce que je vais vous dire
« à vous-mêmes : Le trésor de Châmardal ne peut
« être ouvert qu'en présence d'un jeune Égyptien
« nommé Djouder, fils d'Omar. Nul ne s'emparera
« des enfants du roi Rouge sans y être aidé par Djou-
« der. Ce Djouder est un pêcheur. On le trouvera au
« bord du lac, et le lac ne cessera d'être enchanté
« que le jour où Djouder mettra le pied sur la rive.
« Celui qui voudra tenter le sort calculera le temps.
« Il ira. Djouder lui attachera les mains avec un lacet
« de soie et le jettera dans le lac. C'est alors que le
« hardi plongeur attaquera au fond de l'eau les en-

« fants du roi Rouge. Si c'est lui que le ciel a dési-
« gné, il s'emparera de ses ennemis, autrement il
« périra et ses pieds remonteront à la surface du
« lac; mais, s'il sort sain et sauf de la lutte, il re-
« paraîtra en élevant les mains au-dessus de sa
« tête. Toutefois, il faut encore que Djouder le ra-
« mène au bord avec son filet. »

« Alors deux de mes frères dirent d'une seule voix :
« Nous partirons, dussions-nous périr! » Je fis comme
eux. Un seul de nous, Abd Errahym, celui qui
s'est caché sous le nom d'un juif, déclara qu'il nous
laissait les périls et le salaire. Toutefois, nous exi-
geâmes de lui qu'il viendrait en Égypte avec nous.
Il convint d'y passer sous le costume d'un négoc-
iant juif et d'attendre l'issue de nos épreuves, afin
que, s'il arrivait malheur à quelqu'un de nous, la
mule et la valise du mort pussent être rachetées.
Maintenant, je n'ai plus rien à t'apprendre. Mon
premier frère vint et fut tué. Le second eut le
même sort. Plus heureux qu'eux, j'ai lutté contre
les enfants du roi Rouge et je les ai faits prison-
niers.

— Mais où sont donc vos prisonniers? demanda
Djouder.

— Ne les as-tu pas vus? répondit le cavalier
noir. Je viens de les enfermer dans ces deux étuis.

— A d'autres! répartit le pêcheur; je n'ai rien
vu que deux poissons.

— Deux poissons ; mais deux poissons qui cachent deux génies de l'espèce des Afrites. Mille grâces te soient rendues pour le secours que tu m'as prêté ; mais écoute : nous n'avons fait l'un et l'autre que la moitié de notre tâche. Il me reste à ouvrir le trésor de Châmardal, et le trésor ne peut être ouvert que devant toi. Veux-tu achever ton ouvrage ? Viens avec moi. Je t'emmènerai jusqu'à la ville de Fez et Méquinez. C'est là qu'est le trésor. C'est là que nous en trouverons l'entrée. Une fois les talismans en ma puissance, tout ce que tu demanderas, je te le donnerai à l'instant. J'ai perdu deux frères, tu les remplaceras dans ma tendresse, et je serai pour toi ce que j'étais pour eux. Si tu consens à demeurer avec moi, ma maison sera la tienne. Je n'aurai rien à moi qui ne t'appartienne également. Si tu aimes mieux retourner vers les tiens, tu seras libre, et tu reviendras satisfait de nos adieux. »

Djouder secoua la tête : « Seigneur pèlerin, dit-il, on ne marche pas aisément quand on porte une lourde charge. Tandis que vous me parlez de voyager, je secoue les épaules, et j'y sens un fardeau que je ne saurai déposer : ma mère avec mes deux frères.

VII.

« Ma mère et mes frères n'ont que moi pour les faire vivre. Si je les abandonne, qui leur apportera la provision de chaque jour ?

— N'est-ce que cela ? répondit le Maugrebin. Ne te faut-il qu'un peu d'argent ? Parle ; je vais te compter mille dinars, que tu remettras à ta mère. Elle se chargera de la dépense commune, jusqu'à ce que tu reviennes enrichir pour jamais ta maison. »

Quand Djouder eut entendu prononcer ces deux mots, mille dinars : « Mille dinars ! s'écria-t-il. Je partirai avec vous, seigneur pèlerin ; mais combien de temps pourra durer mon absence ?

— Quatre mois au plus.

— Comptez-moi donc la somme, afin que je la laisse à ma mère ; et me voici prêt à vous suivre jusqu'au bout du monde. »

La somme fut comptée. Djouder se hâta de la déposer entre les mains de sa mère, en lui faisant le récit de tout ce qui lui était arrivé avec le cavalier noir : « Prends ces mille dinars, lui dit-il, et emploie-les pour subvenir à tes besoins, ainsi qu'à ceux de mes frères. Quant à moi, puisque Dieu m'a si bien protégé jusqu'ici, en me faisant la meilleure part dans ces étranges aventures, je suivrai ma

destinée. Le Maugrebin m'emmène avec lui dans son pays d'Occident. Je verrai le Magreb; je reviendrai ici dans quatre mois, et je reviendrai avec la richesse qu'avait notre père Omar; mais donne-moi d'abord ta bénédiction; car la bénédiction d'une mère est une bonne sauvegarde pour son fils; il l'emporte comme un sceau à son doigt, par delà les montagnes et les vallées. »

La pauvre mère soupira. « O mon fils, lui dit-elle, voici le premier chagrin que tu causes à ta mère. Tu me quittes, et je serai triste jusqu'à ton retour, parce que je craindrai pour toi.

— Craindre! reprit Djouder; et que craindre? Est-ce qu'il peut arriver malheur à celui qui s'en va béni par sa mère et qui marche sous l'œil de Dieu? Rassure-toi. Est-ce le Maugrebin qui te fait peur? Mais le Maugrebin est le meilleur des hommes. » Alors il vantait la douceur, la générosité de son compagnon de voyage, si bien que Fathmé consentit à laisser partir son fils : « Que Dieu lui donne toujours le même cœur envers toi! Suis-le donc. Peut-être, en effet, est-ce là le commencement de ta fortune. »

Djouder prit congé de sa mère, non sans avoir senti sous ses lèvres plus d'une larme qui coulait sur le visage de la bonne Fathmé; il avait encore aussi la trace des siennes le long des joues lorsqu'il rejoignit le Maugrebin.

« Eh bien ! lui dit Abd Essamad, as-tu demandé conseil à ta mère ?

— Elle m'a donné sa bénédiction.

— Monte donc en croupe derrière moi. »

Djouder s'élança sur le dos de la mule, et l'animal se mit à prendre un trot qui lui était particulier. Djouder n'avait rien connu de plus doux. La mule cheminait et emportait ses deux cavaliers sans secousse. D'abord ses quatre fers sonnaient sur le chemin comme Djouder les avait entendus sonner au bord du lac de Châroun, puis notre jeune pêcheur n'y fit plus attention. Il ne se demandait pas si la mule touchait la terre ; seulement il voyait çà et là fuir des bouquets d'arbres, des tentes, des villages : la route disparaissait comme un tapis que l'on eût tiré sous eux, et Djouder s'étonnait que le cavalier noir ne tournât jamais ni à droite ni à gauche. La mule se portait toujours en avant. On eût dit qu'elle ne rencontrait ni fleuve ni montagne, à moins qu'elle ne traversât la montagne, ou qu'elle ne franchît le fleuve sans y mouiller ses sabots.

Djouder et le cavalier noir allaient ainsi depuis le milieu du jour, et le soleil s'abaissait vers l'horizon ; notre pêcheur finit par se souvenir qu'il n'avait rien mangé. D'abord il essaya de se dissimuler le vide de son estomac ; mais le mouvement de la mule, si modéré qu'il fût, lui en faisait sentir

les tiraillements, et l'air qui le frappait au visage rendait plus vives à chaque instant les sollicitations de son palais.

« Seigneur pèlerin, dit-il à son compagnon après avoir longtemps hésité, vous avez une admirable monture. Je conçois qu'avec une mule de cette espèce, on peut hardiment se permettre un voyage; il me semble cependant que vous avez oublié une petite chose.

— Et laquelle? demanda le Maugrebin.

— Quelques provisions pour la route.

— Est-ce que tu aurais faim? fit le cavalier noir.

— Je ne voudrais pas dire non, de peur de mentir. »

Alors le Maugrebin arrêta la mule, et nos deux compagnons mirent pied à terre.

« Détache la valise, ami, » dit le Maugrebin.

Djouder détacha la valise, et le Maugrebin lui demanda :

« Que désires-tu, ô mon frère?

— Rien que ce que tu peux avoir.

— Il ne s'agit pas de ce que j'ai; mais de ce que tu désires.

— Du fromage et du pain, répondit modestement Djouder.

— Du fromage et du pain! Tu veux rire, ami. Ce n'est pas là un souper digne de toi ni de ton hôte. Choisis au moins ce que tu aimes le mieux.

— Mais j'aimerais tout pour le moment, » reprit Djouder, qui avait grand faim d'abord, et qui ne semblait pas trop se fier à l'étroite valise du Maugrebin.

« Voyons ; aimerais-tu les perdreaux rouges ? »

— Assurément.

— Et le riz au miel ?

— Oui, sans doute. »

Le Maugrebin nomma ainsi vingt-quatre espèces de mets, et Djouder pensait en lui-même : » Est-ce qu'il serait fou, par hasard ? Où prendra-t-il les plats dont il m'a récité la liste ? Il n'a ici ni cuisine, ni cuisinier. Apparemment il veut se moquer de moi.

— Patience ! » fit le Maugrebin ; et en même temps il mit la main au fond de la valise, d'où il tira un plat d'or sur lequel fumaient deux perdreaux rouges, appétissants à voir. Une seconde fois la main s'introduisit dans la valise : elle en sortit avec un autre plat d'or rempli de boulettes délicieuses, de celles où l'on mélange la viande rôtie avec le kabab. Bref, le cavalier noir continua ce manège jusqu'à ce qu'il eût disposé devant Djouder autant de plats qu'il en avait annoncé. Pas un ne manquait. Le jeune Égyptien n'avait jamais imaginé un repas d'une ordonnance aussi splendide ; il demeura interdit et n'osait étendre la main vers un de ces admirables plats d'or.

« Mange donc, ami, lui dit son hôte.

— Seigneur, demanda Djouder quand il se fut enhardi et que la bonne chère lui rendit sa gaieté, vous faites donc la cuisine dans votre valise ? »

Le Maugrebin se prit à rire. « C'est une valise magique, répondit-il. Il y a là-dedans un esclave adroit et obéissant. A quelque instant que ce fût, nous demanderions mille plats divers, l'esclave les préparerait et les servirait sur-le-champ.

— C'est une précieuse valise ! » s'écria Djouder.

Il fit honneur au repas, et mangea jusqu'à ce qu'il lui fût impossible d'ajouter une bouchée. Alors le Maugrebin jeta ce qui restait, et les plats vides reluisaient sur le sable comme les étoiles reluisent dans le ciel. Djouder s'étonna de les voir rentrer dans la valise, comme s'il ne les en avait pas vus sortir. Le Maugrebin tira de plus une aiguière. Ils burent l'un et l'autre, firent leurs ablutions, récitèrent la prière de l'Asr ; puis, ces pieuses pratiques terminées, le cavalier noir remit l'aiguière dans la valise, qu'il replaça lui-même sur le dos de la mule, après avoir visité les deux étuis.

« Sais-tu, Djouder, dit-il à son compagnon quand sa mule se reprit à les emporter, combien nous avons fait de chemin depuis la terre d'Égypte ?

— Je sais seulement, répondit Djouder, que voici l'Asr, et que nous sommes partis vers midi ; c'est à peu près quatre heures de marche.

— Eh bien, dans ces quatre heures, nous

avons traversé plus de pays que n'en traverserait durant un mois un cheval toujours lancé au galop.

— Et comment nommez-vous votre mule, seigneur pèlerin ?

— Je la nomme un génie, et tu peux voir ce que l'on gagne à avoir un Afrite pour monture. Le génie qui nous porte se met en route le matin, il arrive le soir, et nous faisons ainsi le voyage d'une année ; mais comme tu n'as pas l'habitude d'aller aussi vite, il a modéré son pas, et nous ne compterons guère plus de sept jours à l'heure. »

C'est ainsi qu'ils s'en allaient gaiement vers le Magreb où se couche le soleil, et chaque soir le Maugrebin mettait la main à sa valise, il en tirait le souper ; chaque matin, il en tirait le déjeuner de la même manière. Le voyage dura quatre jours. La mule s'arrêtait pour les deux repas ; elle s'arrêtait encore vers le milieu de la nuit, et nos deux compagnons dormaient jusqu'au lever du soleil. Djouder s'accoutumait fort bien à cette façon de vivre. Le Maugrebin lui témoignait toujours une vive amitié, et, quoi que désirât le jeune pêcheur, la valise le fournissait aussitôt.

Le cinquième jour, enfin, ils entrèrent par la porte de Fez et Méquinez. Si Djouder avait considéré jusque-là le cavalier noir comme un habile magicien, il dut le considérer comme un personnage éminent et plein d'autorité. Tous ceux qui le

rencontraient s'arrêtaient pour le saluer, et lui baissaient les mains. C'est ainsi qu'ils traversèrent les rues, jusqu'au moment où la mule arriva devant une petite porte; alors le Maugrebin mit pied à terre et heurta doucement. La petite porte s'ouvrit; une jeune fille se présenta sur le seuil. La jeune fille avait le visage doux et lumineux comme le regard de la lune.

« O Rahmâ (Miséricorde)! ô ma fille, dit le Maugrebin, ouvre-nous sur-le-champ le pavillon.

— Que le Seigneur éteigne mes yeux, répondit la jeune fille, et qu'il fasse sécher mes cheveux sur ma tête, si je n'obéis aussitôt à mon père. »

En même temps, elle rentra. Djouder considérait les plis gracieux de sa robe et le doux balancement de ses hanches. Le cœur du jeune homme s'envola sur les pas de cette belle enfant, et il dit : « Ce ne peut être que la fille d'un roi! »

Bientôt le pavillon s'ouvrit. Le Maugrebin détacha la valise qui était sur le dos de la mule, flatta de la main le cou de l'animal, et lui cria : « Va-t'en! que la bénédiction de Dieu soit sur toi comme sur toutes ses créatures. » Djouder regarda pour voir si la mule regagnait seule son écurie; mais la mule demeura immobile, la terre s'abaissa rapidement, l'animal sembla se fondre avec elle, et la terre se referma sans qu'il demeurât une seule trace de ce prodige.

« Louange à Dieu ! s'écria Djouder ; louange au maître des secrets (sattar), qui nous a sauvés sur le dos de cette mule ! »

Le Maugrebin sourit. « En es-tu donc toujours à t'étonner, ami Djouder ? Je te l'ai dit : cette mule est un Afrite, n'en prenons pas d'autre souci. Elle saura bien revenir quand je l'appellerai ; mais nous, entrons d'abord dans ce pavillon. »

Djouder entra et demeura ébloui. Le pauvre pêcheur n'avait jamais vu, même en dormant, rien d'aussi magnifique. Ce n'était que meubles précieux, qu'arabesques, peintures d'or, d'azur et de vermillon sur les murailles, lustres de cristal, guirlandes, torsades, franges et glands empanachés de soie, pierres rares, onyx, émeraudes et rubis étincelants suspendus au plafond, sans compter mille curiosités du travail le plus accompli soit en argent, soit en or, soit en ivoire.

Djouder n'eût pas osé s'asseoir sur un divan que les houris semblaient avoir brodé dans leurs divins loisirs ; il fallut que son ami l'y invitât. Tous deux prirent place l'un auprès de l'autre, et le Maugrebin dit à la jeune fille : « Le coffre que tu sais, apporte-le devant nous. » Rahmâ se leva donc, apporta le coffre et le plaça ainsi que son père le lui avait ordonné, puis elle se retira.

Quand le coffre fut ouvert, le Maugrebin en tira un habillement complet qui valait pour le moins

mille dinars, et il dit à Djouder : « Cet habit est à toi. Celui que tu portes ne convient ni à ta fortune, ni à mon amitié ; prends, et sois toujours le bienvenu. »

Djouder ne se fit pas prier ; il revêtit le brillant costume et s'applaudit lui-même de sa métamorphose. Ce n'était plus Djouder le pêcheur ; on aurait dit un autre Djouder, fils de quelqu'un des rois de l'Occident. Néanmoins ce fils de roi se reconnaissait toujours le serviteur du Maugrebin ; aussi, sur un signe de son hôte, enleva-t-il le coffre, qu'il remplaça par la valise. Abd Essamad y introduisit sa main comme il en avait coutume, en tira un plat d'or, puis un autre plat d'or, en tout quarante, qui composèrent un dîner de l'aspect le plus opulent : « Maître, fit-il à Djouder, approche-toi si tu veux faire honneur à ton hôte, et excuse la pauvreté de ces apprêts.

VIII.

« Je t'offre peu de chose ; mais je ne connais pas encore ton goût, et j'ai craint de ne pas te servir à ton gré. Demande ce que tu désires. Le cuisinier de la valise est là tout prêt, il nous écoute, et, dès que tu auras nommé un seul mets, il l'apportera cuit à point.

— Par la pierre noire de la Caaba ! répondit Djouder, vous vous moquez, seigneur pèlerin. Je ne suis qu'un pêcheur, et je ne me suis pas accoutumé à aimer ceci, à dédaigner cela. J'aime tout. Je n'ai d'antipathie pour rien. Vous vous connaissez admirablement en cuisine, choisissez donc toujours vous-même, sans me consulter, sans vouloir que je décide. Chargez-vous du soin d'ordonner le repas, je ne me charge que d'une chose : d'y apporter un très-grand appétit. »

Ainsi se passa le premier jour, et dix-neuf autres se succédèrent qui se passèrent de la même façon. Chaque matin, Abd Essamad tirait du coffre un nouvel habit pour son hôte ; la valise continuait toujours à fournir aux deux repas. Le Maugrebin n'achetait ni le pain ni la viande ; la valise était un champ et un four, un parc à bestiaux, une forêt à gibier et une cuisine, c'était même un jardin et un verger, car on y trouvait à loisir toute espèce de fruits.

Le vingt et unième jour, le Maugrebin se levant, dit à Djouder : « C'est aujourd'hui que doit s'ouvrir le trésor de Châmardal. » Djouder se leva donc aussi, et tous les deux traversèrent la ville en marchant. Lorsqu'ils furent dans la campagne, deux esclaves s'approchèrent, qui tenaient deux mules par la bride. Djouder monta sur l'une, le Maugrebin sur l'autre, et les esclaves disparurent. Les mules se mirent au trot. Le magicien ne parlait

pas ; Djouder le suivait avec inquiétude. Les deux compagnons étaient en marche depuis le matin , et commençaient à ne plus voir ni le soleil dans les cieux , ni leurs ombres à leurs côtés. Ils avaient l'ombre sous les pieds , le soleil au-dessus de la tête. Ils arrivèrent à une rivière d'eau courante. La mule du Maugrebin s'arrêta , il descendit ; Djouder en fit autant. Alors le Maugrebin parla : c'était la première fois depuis qu'ils étaient sortis de la ville. Il éleva la voix et dit : « Ici ! »

Les deux esclaves reparurent , prirent les mules et s'éloignèrent comme s'ils fussent entrés dans quelque maison invisible ; puis l'un des deux ressortit : Djouder ne put découvrir de quel endroit. Il portait une tente sur ses épaules. L'autre suivit à son tour avec des tapis pour couvrir la terre sous la tente. La tente se dressa en un clin d'œil ; en un clin d'œil aussi , des coussins , des carreaux se trouvèrent disposés en dedans et en dehors. Alors , le premier des deux disparut encore et revint avec les deux étuis dans lesquels le Maugrebin avait enfermé les deux poissons ; le second était chargé de la valise.

Djouder et le Maugrebin s'assirent sous la tente. Abd Essamad tira de la valise ce qu'il fallait pour déjeuner. L'un et l'autre mangèrent peu ; puis le Maugrebin prit les deux étuis sur lesquels il fit des conjurations , et Djouder entendait deux voix à l'in-

térieur des étuis. Ces deux voix disaient : « Que veux-tu de nous? Quel est ton bon plaisir, magicien de l'univers? » Et toutes deux implorèrent la miséricorde d'Abd Essamad. Cependant le magicien continuait ses conjurations avec des formules plus puissantes ; les plaintes et les prières redoublaient aussi. Alors un cri de douleur se fit entendre ; les deux étuis éclatèrent, les morceaux volèrent à droite et à gauche, et deux hommes liés se jetèrent la face contre terre en disant : « L'aman ! l'aman ! grâce et miséricorde ! Que veux-tu faire de nous, magicien de l'univers ? »

— Vous brûler, si vous ne promettez de m'ouvrir le trésor de Châmardal.

— Tu seras satisfait ; nous t'ouvrirons ce trésor ; mais si tu as rempli toi-même les conditions qui sont fixées dans le livre du destin.

— Que dit le livre du destin ?

— Que Djouder le pécheur sera présent ; que le trésor ne sera ouvert que devant lui ; car nul ne peut entrer dans le trésor de Châmardal, si ce n'est Djouder, fils d'Omar.

— Eh bien ! celui que vous nommez Djouder, fils d'Omar, je l'ai amené avec moi. Il est ici, il voit et il écoute.

— Qu'il soit donc fait ainsi que tu l'ordonnes, » répondirent les deux hommes garrottés. Alors le Maugrebin les détacha, et ils disparurent ; puis

Abd Essamad tira de la valise un plat d'onyx, deux poissons de corail, et un réchaud à brûler des parfums. Il souffla une seule fois sur le réchaud ; le réchaud s'alluma, il prit aussi du benjoin dans la valise, et dit à Djouder :

« Je vais commencer les pratiques nécessaires. Je jetterai le benjoin sur le feu ; mais alors, je ne pourrai plus te parler, car ce serait affaiblir la force des conjurations. Je veux donc, avant tout, t'instruire de ce que tu dois faire pour amener à fin notre entreprise.

— J'écoute, répondit Djouder.

— Sache-le donc : aussitôt que le benjoin brûlera sur la flamme, voici ce qui arrivera. L'eau de cette rivière tarira comme celle qui bout dans un vase de cuivre ; elle s'abaissera jusqu'à ce que le sable demeure à sec. Alors tu verras une porte d'or, plus grande que la porte d'une ville. Cette porte a deux anneaux du même métal. Tu descendras dans le lit de la rivière, et tu toucheras la porte de manière à ce qu'elle rende un son léger ; puis tu attendras un instant, et tu frapperas un second coup, mais plus fort que le premier. Tu attendras encore un peu, et tu frapperas trois coups séparés à intervalles égaux. Une voix parlera enfin, elle dira :

« Quel est celui qui heurte à la porte des Tré-
« sors et qui ne sait pas rompre les charmes ? »

« Tu répondras : « Je suis Djouder le pêcheur, « Djouder, fils d'Omar. »

« En ce moment la porte s'ouvrira. Un homme se présentera sur le premier degré. Cet homme tiendra un sabre nu et te regardera avec un visage terrible. Il te dira : « Si tu es véritablement Djouder, baisse ta tête, afin que je la sépare de ton « corps. »

« Tu ne t'effrayeras pas ; tu tendras le cou sans peur, car tu ne cours aucun péril. Aussitôt que l'homme aura levé son sabre, aussitôt que le sabre aura effleuré ta chair, l'homme s'affaîssera de lui-même devant toi, et tu le verras devenir comme un corps dont l'âme s'est retirée. Tu ne te souviendras pas même d'avoir senti le contact de sa lame.

« Il y a un danger cependant, ce serait de craindre et de vouloir faire un pas en arrière ; si tu essayais de résister à ses ordres, son bras serait fort, et il te tuerait.

« Après avoir rompu le charme par ton courage, tu arriveras à une seconde porte, et tu heurteras. Sois toujours sur tes gardes. Tu verras sortir un cavalier monté sur une jument ; ce cavalier portera une lance appuyée sur son épaule : « Qui « es-tu ? criera-t-il ; qui t'amène en un lieu où « n'entre ni homme ni génie ? » Et il dirigera sa lance contre toi. Alors, découvre ta poitrine, et il

te frappera, et, dans le même instant aussi, il deviendra comme un corps dont l'âme s'est retirée. Mais si la crainte te saisit, si tu ne montres pas hardiment ta poitrine, il te tuera.

« Franchis donc la seconde porte et pénètre jusqu'à la troisième. Là, tu verras venir un fils d'Adam, nu et farouche, tenant dans ses mains un arc avec une flèche. Il tendra l'arc, tu auras la pointe de la flèche devant toi. Découvre encore ta poitrine, et, lorsque le trait t'aura touché, le fils d'Adam tombera comme un corps sans vie. Garde-toi toujours de lui désobéir, il te tuerait.

« Tu trouveras ensuite une quatrième porte; tu frapperas, et elle s'ouvrira. Ce n'est plus un homme, c'est un lion monstrueux qui se présente en rugissant. Ne crains pas plus la griffe du lion que la lance du cavalier. Le lion ouvrira sa gueule comme s'il voulait t'y engloutir; va droit à lui, et étends la main. Lorsque ses dents auront touché ta chair, il tombera sur-le-champ, sans que tu aies éprouvé aucun mal.

« Tu passeras ensuite à la cinquième porte. Un esclave noir en sortira et te demandera : « Qui es-tu? » Réponds-lui : « Je suis Djouder. » Et il te dira : « Si tu es véritablement Djouder, repose-toi ici des épreuves que tu as déjà traversées, et ouvre la sixième porte. »

« Tu ne t'arrêteras pas, tu t'approcheras de la

sixième porte, et tu feras cette prière : « O Jésus !
« ordonne à Moïse ; commande-lui d'ouvrir cette
« porte, et la vertu de Moïse l'ouvrira. » Tu en-
treras et tu trouveras deux dragons qui se dresse-
ront l'un à ta droite, l'autre à ta gauche. Chacun
d'eux aura la gueule béante, et ils s'élanceront
contre toi. Alors tu leur présenteras tes deux
mains. Le reste, tu le sais d'avance. Seulement, si
tu hésites, ils te tueront.

« Ton courage aura donc vaincu six fois. Les
fantômes d'en bas cesseront de se mesurer avec
lui. Ce n'est pas toi qui seras menacé ; tu menace-
ras à ton tour. La dernière épreuve n'est plus
qu'un jeu pour celui qui a triomphé des pre-
mières. Un fantôme apparaîtra sous des traits que
tu aimes. Ce fantôme te dira : « Salut, à toi, mon
« fils. Viens que je te souhaite la bienvenue. » Tu
prendras un air irrité, et tu répondras : « Loin de
« moi, femme. Demeure où tu es et dépouille tes
« vêtements. » Dans le même temps tu regarderas
à ta droite, tu verras un sabre suspendu à la mu-
raille, tu t'en armeras, et tu répéteras : « Désha-
« bille-toi, femme, afin que je te tranche la tête. »
Le spectre cherchera des détours, il simulera la
pudeur. Feins d'être inexorable, et, à chaque
pièce de vêtement que tu verras tomber, dis en-
core : « Ote le reste ! »

« Tu vois ce que tu as à faire. Le temps presse,

tu n'as pas besoin d'autres explications; tu sais qu'à l'instant où tu croiras frapper, le spectre plaintif s'évanouira comme les autres spectres. Adieu, et souviens-toi que ta fortune est entre tes mains.

« J'oubliais ceci : le charme rompu, l'enchantement sept fois délié, tu entreras, tu trouveras des monceaux d'or; passe en détournant les yeux. Mais tu verras comme une tribune au milieu de la salle, et cette tribune sera couverte d'un rideau. En soulevant le rideau, tu auras devant toi le magicien Châmardal, assis, les jambes croisées, sur une estrade d'or. Approche avec respect, mais regarde le magicien en face. Il dort depuis deux mille ans sans abaisser les paupières. Sur sa tête luit un globe étincelant comme le disque de la lune; ce globe est la sphère magique. A son côté pend le sabre; il porte le sceau à son doigt, et à son cou la large chaîne qui soutient la boîte de Kohol. Détache ces quatre objets précieux. Garde-toi, par-dessus tout, d'oublier aucune des instructions que je te donne, et n'oppose aucune résistance aux volontés des esprits dont je t'ai parlé; car la moindre hésitation pourrait te perdre. »

Bien que le Maugrebin eût hâte d'en finir, il renouvela cependant ses recommandations, les répéta une seconde fois, une troisième et une quatrième, concluant toujours par ces mots : « Tu re-

viendras sain et sauf. Mais qui peut être sûr de ne pas se laisser surprendre à de telles illusions? Et qui fera bonne contenance devant ces terribles figures.» Puis il ajouta : « Encore une fois, ne crains rien, Djouder. Que peut-on craindre d'un fantôme? » Et Djouder répondit : « Je m'abandonne à la providence de Dieu ! »

Alors le Maugrebin Abd Essamad jeta le benjoin sur le réchaud, et murmura pendant quelques instants les formules cabalistiques. A mesure que le benjoin se consumait, la rivière allait diminuant, on voyait la cime des hautes herbes flotter et s'étendre à la surface, quelques pointes de granit se montrèrent à fleur d'eau, enfin le sable parut, et la porte d'or se prit à reluire au soleil. Djouder descendit; il heurta, puis entendit une voix qui disait : « Quel est celui qui frappe à la porte des Trésors sans savoir rompre les charmes? » Le pêcheur répondit : « Je suis Djouder, fils d'Omar. » Aussitôt la porte s'ouvrit d'elle-même, et un homme parut, tenant un sabre à la main : « Présente ta tête ! cria-t-il. » Djouder obéit; l'homme frappa et tomba.

Ainsi Abd Essamad n'avait pas trompé son ami. Djouder passa résolument à la seconde porte, à la troisième, à la quatrième. Les spectres se montraient, et Djouder les réduisait à l'impuissance; il arriva enfin à la septième porte, où sa mère parut.

« Salut, ô mon fils ! » lui dit-elle.

Et Djouder se troubla. « Mais toi, qui es-tu ? » lui demanda-t-il à son tour.

« Je suis celle qui t'a conçu, porté neuf mois dans son sein, nourri un an de son lait, et élevé jusqu'à l'âge de l'homme. »

Djouder se remit de son émotion : « Tu mens, dit-il ; si tu étais ma mère, je te demanderais ta bénédiction, et je t'ordonne d'ôter tes vêtements.

— Mais je te jure que tu es mon fils ! Comment veux-tu que je découvre devant toi la nudité de ta mère ?

— Déshabille-toi ! te dis je, sinon je fais tomber ta tête avec ce sabre. » En même temps il étendit la main, saisit le sabre, le leva, le brandit violemment, et reprit : « Si tu ne te déshabilles pas, je te tuerai. »

La contestation fut longue. Djouder renouvela longtemps ses menaces, et la sueur lui coulait du front ; cependant il ne cessa pas d'exiger et de tenir le sabre haut jusqu'à ce que le premier vêtement fût tombé à terre.

« Ote le reste ! cria-t-il, le reste ! le reste ! » Et chaque vêtement tombait, et l'ombre se défendait encore : « Mon fils ! mon Djouder ! on t'a retenu bien longtemps loin de moi ; c'est ainsi que l'on a changé ton cœur ! Que faisais-tu donc ? Moi, je pleurais et je t'attendais tous les jours. Toi, l'on

t'apprenait à me haïr ; tu ne m'aurais jamais parlé comme tu me parles en ce moment, lorsque ton père vivait et qu'il était jaloux de toi, parce que tu m'aimais mieux que lui, ou quand tu m'as recueillie après sa mort et que nous vivions tous deux de ton travail ! Pourquoi es-tu riche ? tu bénissais la misère à cause de moi, et tu étais heureux de ce qu'elle nous avait réunis pour toujours l'un et l'autre. Vois-tu que j'avais raison de ne pas te laisser partir ? c'est le Maugrebin qui t'a perdu, c'est lui qui te trompe. Il veut devenir tout-puissant, il ne peut le devenir que par un crime, et il te pousse à commettre ce crime ! O mon fils, respecte la loi, sauve ton âme, et dis au Maugrebin d'acheter lui-même, en se perdant, son odieuse fortune. Mais toi, mon enfant, jette ce sabre loin de toi, quitte cet air de menace qui épouvante ta mère. Je ne t'ai jamais vu que doux et bon ; sois toujours bon pour toi et pour les tiens. J'ai fait ce que tu voulais ; je t'ai cédé jusqu'ici, je te céderais encore s'il devait en résulter quelque bien pour mon pauvre enfant. Mais je te jure que c'est mal ce que tu exiges. Cède à ton tour, ne me dis pas d'ôter le seul vêtement qui soit entre tes yeux et ma honte. Jusqu'ici je te pardonne, et Dieu peut encore te pardonner comme ta mère. Si ce voile tombe à mes pieds, Dieu te maudira, mon Djouder, et je te maudirai comme lui.

— Eh bien! tu as raison, balbutia Djouder; non, ton fils ne te fera pas l'injure de découvrir ta nudité. »

Il n'avait pas dit encore que le spectre se releva et s'écria d'une voix formidable : « Il a échoué dans l'épreuve. » Puis Djouder entendit un rire confus, comme d'une multitude qui aurait chuchoté dans les profondeurs des souterrains. Au même instant, il se sentit frappé. Les coups de bâton tombaient sur lui comme la pluie sur un toit, puis des mains invisibles se le jetèrent l'une à l'autre; alors il perdit connaissance. Les sept portes se refermèrent derrière lui avec le bruit du tonnerre; à peine en arriva-t-il une vague rumeur à travers l'engourdissement de sa pensée; la porte d'or se referma de même, le Maugrebin reçut dans ses bras son compagnon évanoui, et l'eau se remit à monter.

IX.

La rivière avait repris son cours quand Djouder revint à lui comme un homme qui s'éveille lentement du sommeil de l'ivresse. Le Maugrebin le gourmandait sévèrement et lui disait : « Qu'as-tu donc fait, malheureux ?

— Hélas, répondit Djouder, j'avais déjà triomphé de toutes les illusions et je me suis trouvé de-

vant ma mère. Alors il s'est élevé un long débat entre nous ; cependant elle a commencé à m'obéir, et elle s'est mise à ôter l'une après l'autre chacune des parties de son vêtement, si bien qu'elle allait faire tomber la dernière. Alors, elle a pleuré, elle m'a supplié de manière à me fendre le cœur. Elle m'a dit : « Ne me force pas à découvrir ma nudité « devant tes yeux. » J'étais troublé. Je sentais la sueur qui me coulait à grosses larmes sur les joues ; il y avait longtemps que je me faisais violence ; je ne pouvais soutenir l'idée de contraindre ma mère, encore moins de porter les yeux sur son corps. Vous ne m'aviez demandé que du courage, j'en ai eu contre le sabre, contre la lance et contre la flèche, contre la gueule du lion, contre la gueule des serpents et contre le repos ; mais c'était plus que du courage qu'il fallait contre un respect de tant d'années, contre un amour qui est né avec moi, qui a le même âge que moi, contre l'amour que j'ai pour ma mère.

« Le spectre me parlait avec la voix de ma mère, je n'ai pu lui résister. J'ai été dupe de sa ruse, et alors, comme il était prosterné, le traître s'est relevé tout à coup en criant : « Il a échoué dans « l'épreuve ! Frappez-le ! Frappez-le ! » Des milliers de bras m'ont frappé. J'ai perdu l'usage de mes sens ; des milliers de mains me poussaient. Ce qui est arrivé depuis ce moment-là, je l'ignore.

— Mais ne t'avais-je pas prévenu que tout était illusion? Maintenant il faut que nous attendions une année. Les enfants du roi Rouge me doivent encore obéissance, à partir de ce moment jusqu'à l'année révolue. Tu resteras avec moi afin de réparer ta faute, et tu la répareras sans peine, après avoir été si près de réussir dans cette première entreprise. »

Abd Essamad éleva la voix et cria : « Ici ! » Les deux esclaves réparurent, replièrent la tente, l'emportèrent avec les coussins ; ce fut l'affaire d'un instant. Puis ils revinrent amenant les deux mules. Djouder et le Maugrebin reprirent chacun la leur et retournèrent à la ville.

Là, Djouder demeura chez le Maugrebin, qui ne cessa de le traiter splendidement, grâce au sac enchanté. C'était tous les jours des festins de roi ; tous les jours aussi le Maugrebin donnait à Djouder un habit magnifique. L'année s'écoula sans que notre pêcheur eût vu passer les saisons, mais le Maugrebin, qui comptait les heures, lui dit en se levant un matin :

« L'année est revenue au point où elle était lorsque nous sommes partis pour enlever le trésor de Châmardal ; lève-toi, Djouder, et partons.

— Partons, » répondit Djouder.

Alors Abd Essamad emmena son ami hors de la ville. Arrivés dans la campagne, ils virent encore

les deux esclaves noirs avec les deux mules de la même couleur, et, montant sur les deux mules, ils se dirigèrent rapidement du côté de la rivière. Les deux esclaves firent leur devoir, dressèrent la tente, la garnirent d'oreillers et de coussins, tant au dehors qu'au dedans; la valise fournit le dîner.

Djouder mangea plus gaiement cette fois que le jour de la première épreuve. Le Maugrebin était encore soucieux; avant de placer le benjoin sur la flamme : « Djouder, dit-il à son ami, je vais te renouveler mes recommandations.

— Seigneur pèlerin, répondit Djouder, j'aurais bien mauvaise mémoire, si j'avais perdu le souvenir des coups de bâton que j'ai reçus. Soyez tranquille, ils ont pétri vos instructions avec ma chair, et elles ne font plus qu'un avec moi-même.

— Veille donc sur ton âme. Ne te laisse pas abuser par de vains prestiges. Ne prends pas l'ombre pour le corps, ni pour ta mère un génie qui emprunte la ressemblance de ta mère. J'ajoute un dernier avertissement; celui-ci tu feras bien de le méditer : si, la première fois, tu es sorti vivant des cavernes de Châmardal, cette fois, pour l'oubli le plus léger, les mains invisibles t'en rejettent mort, et les enfants du roi Rouge me brûleront à mon tour. »

Cela dit, Abd Essamad commença ses conjurations. La rivière décrut, l'eau laissa la porte à dé-

couvert. Djouder descendit et frappa; la porte s'ouvrit. Tout se passa comme dans la première épreuve. Les six génies se présentèrent et tombèrent sans force. Sa mère se leva enfin devant lui. « Sois le bienvenu, ô mon fils! lui dit-elle. — Je ne suis pas ton fils, répondit Djouder; que Dieu te maudisse! Il n'y a rien entre nous, sinon que je te commande et que tu dois m'obéir. Hâte-toi donc de te déshabiller. »

Cependant le spectre gémissait, ôtait ses vêtements pièce à pièce, et recommençait ses plaintes, afin d'ébranler le cœur de Djouder. Il ne restait plus qu'un seul voile; « Ote, maudite! s'écria Djouder, le sabre levé. » Le spectre porta la main à ses flancs et devint aussitôt comme un corps sans vie.

Alors, le jeune pêcheur entra et vit les monceaux d'or que renfermait le trésor de Châmardal. Il n'y toucha pas. Ce n'était pas là ce qu'il cherchait. Il alla droit à la tribune, écarta le rideau et se trouva devant le célèbre enchanteur. Abd Essamad était bien informé. Châmardal se tenait accroupi sur une estrade d'or. Ses paupières n'étaient point abaissées; il regardait et ne voyait pas. Djouder demeura comme effrayé de ce sommeil si semblable à la veille, de cette vie si semblable à la mort. Il n'osait faire un geste, il craignait que Châmardal ne se levât irrité; puis il se rappela qu'aucune des paroles du Maugrebin n'avait été convaincue de

mensonge : il s'avança , détacha le sabre avec précaution , prit le sceau , la boîte de Kohol et la sphère , sans que les yeux de Châmardal eussent cessé d'être immobiles. Au même instant , la salle souterraine s'éclaira doucement , un concert de voix se fit entendre ; des murmures harmonieux , le son des tambours lointains , des bruits de clochettes d'argent s'élevaient sous les longues galeries , et les génies chantaient : « Gloire à Djouder ! Puisse servir « à ton bonheur ce qui t'a été donné , ô Djouder ! » Cette musique le suivit jusqu'au moment où il reparut à la clarté du soleil. Alors la porte d'or se referma. Il vit le Maugrebin qui l'attendait et qui laissa mourir le feu allumé pour les fumigations. L'eau se reprit à couler ; la rivière baigna de nouveau ses bords , et Abd Essamad reçut son ami dans ses bras avec des transports d'allégresse.

Djouder lui remit les quatre talismans. Le Maugrebin les prit , puis il appela les deux nègres à haute voix. Ceux-ci replièrent la tente , s'éloignèrent et revinrent amenant les deux mules. Quelques heures après , nos amis rentraient par la porte de Fez.

On soupa. Le cuisinier de la valise fit merveille comme à l'ordinaire. Enfin , lorsque Djouder et le Maugrebin furent rassasiés , Abd Essamad dit au jeune pêcheur : « Frère , tu as quitté ton pays à cause de moi , tu es venu m'assister dans une en-

treprise incertaine dont les périls étaient pour toi, le succès pour un autre. Celui qui te parle te doit une reconnaissance éternelle. Je t'ai promis que je serais pour toi comme un frère; jouis avec moi de la fortune que Dieu m'a envoyée. Si pourtant tu me préfères ceux qui sont tes frères par le sang, et si tu veux retourner vers ta mère, je serai triste, mais je ne te retiendrai pas. Ce que tu demanderas, je te le donnerai, et je ne croirai pas être quitte envers toi. Mesure donc tes désirs, non pas au service que tu m'as rendu, car il est hors de prix; non pas à ma reconnaissance, car mes richesses ne sauraient la satisfaire; mais à mes richesses qui sont au-dessus de celles d'un roi. Forme un souhait, je t'en prie, cherche ce qui pourrait te plaire, et songe qu'il ne t'est pas permis de dissimuler par mauvaise honte; car quelque chose que tu reçoives jamais de moi, tu auras mérité au delà.

— Eh bien! seigneur, répondit Djouder, si vous ne me croyez pas assez payé par une hospitalité magnifique, si vous voulez récompenser encore celui qui a fait si peu pour vous, je vous prierai de me donner cette valise.

— Qu'on apporte cette valise, » dit Abd Essamad. Un esclave l'apporta, et le Maugrebin reprit: « Elle est à toi, Djouder. Tu as mis entre mes mains quatre talismans dont chacun vaut mille fois davantage; demande donc encore quelque chose: aussi bien,

enfant que tu es, cette valise ne saurait te procurer que la nourriture. Tu t'es exilé de ton pays pour moi, et je t'ai promis que je t'y renverrais heureux, riche, comblé dans tous tes souhaits; prends d'abord cette valise. Maintenant je vais te donner un sac rempli de monnaie d'or et de pierreries; ensuite, je te procurerai les moyens de retourner promptement vers ta mère. Rentré dans ton pays, tu achèteras des marchandises, tu établiras les tiens, Dieu bénira ton commerce, et tu pourras amasser à loisir, puisque ton argent te rapportera de gros intérêts et que la valise te fournira toujours le boire et le manger. Quant à la manière de t'en servir, voici ce que tu feras : tu y introduiras la main, et tu diras : « Par la vérité des quatre-vingt-dix-neuf noms
« du Seigneur, dont le centième, s'il était prononcé,
« réduirait le monde en poussière, esclave de la va-
« lise, sers-moi telle ou telle espèce de mets ! »
Et l'esclave te le servira, lui eusses-tu déjà demandé mille plats différents. »

En même temps, le Maugrebin appela un nègre qui vint amenant deux mules; il emplit un sac d'or, de bijoux, de pierreries, et dit à Djouder : « Le nègre et sa mule iront devant toi, ils te montreront le chemin jusqu'à ce tu aies vu les portes de ta maison. Là tu prendras le sac et la valise; ta mule, tu la donneras au nègre qui la ramènera. Que ceci soit un secret entre nous. Crains les yeux,

crains les langues, redoute surtout la tienne; car nul ne te trahira si tu ne te trahis le premier. Pars donc, puisque tu veux partir, et que Dieu écarte les dangers de ta route.

—Qu'il multiplie aussi tes biens, » répondit Djouder en se détournant de peur de laisser voir une grosse larme toute prête à rouler sur sa joue; puis il plaça la valise et le sac sur le dos de la mule, s'y assit à son tour, et salua encore son hôte en mettant ses deux mains sur son cœur.

Le nègre passa devant. La mule de Djouder suivit durant tout le jour et durant toute la nuit. Le lendemain, il vit le Caire comme le soleil se levait, et passa sous la porte de la Victoire.

Il remerciait Dieu de l'avoir ramené sain et sauf dans la ville où il avait aimé son père, où il aimait encore sa mère et ses frères; il regardait avec bonheur les rues qui lui avaient laissé de doux souvenirs, ces maisons qu'il n'avait pas oubliées, dont l'aspect ami lui souhaitait la bienvenue, lorsqu'il aperçut une pauvre femme assise sur un banc de pierre. Cette femme tendait la main et murmurait à demi-voix : « Quelque chose, bons musulmans! quelque chose pour l'amour de Dieu! » Djouder se sentit touché au fond du cœur. Il revenait riche; il rendit grâce à Dieu de ce qu'il pouvait acquitter envers cette bonne mendicante tout ce qu'il devait à sa ville natale et pour ses belles an-

nées, et pour l'allégresse qu'il trouvait en son âme. Il s'approcha donc; mais la pauvre femme se leva aussitôt. Ce fut un seul cri qui s'échappa de deux bouches. La mendiante venait de reconnaître son fils, le jeune pêcheur venait de reconnaître sa mère.

Au même instant, Djouder descendit de sa mule et se jeta à corps perdu dans les bras de Fathmé. Elle pleurait, ils pleurèrent tous les deux. Djouder ne lui adressa aucune question, il la prit dans ses bras, et, la soulevant, la fit asseoir sur sa mule. Lui-même marchait respectueusement à côté de l'étrier. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la maison. Lorsque Djouder vit la porte, il reprit sa mère dans ses bras afin qu'elle descendît à terre, prit les deux sacs, et abandonna la mule au nègre, qui disparut et s'en alla retrouver le Maugrebin; car le nègre était un Afrite, et les mules deux autres génies.

« O ma mère, lui dit-il quand ils se furent assis, est-ce que mes deux frères seraient morts!

— Ils vivent et ils se portent bien.

— S'ils vivent et s'ils se portent bien, comment se fait-il que tu mendies sur la route?

— Parce que j'ai faim, ô mon fils, et que tu n'étais plus là pour subvenir à mes besoins.

— Mais avant de partir je t'avais donné d'abord deux mille dinars, et mille dinars encore le

jour même où je m'en suis allé avec le Maugrebin.

— Hélas! mon fils, tes deux frères m'ont tout enlevé avec de belles paroles. Ils m'ont dit : « Nous allons acheter des marchandises ; nous les revendrons avec de gros bénéfices. Tu seras la mère de deux négociants, et lorsque ton fils Djouder reviendra, nous lui rendrons tout ce que nous avons reçu de lui. » Je les ai crus, je leur ai confié les trois mille dinars, et, comme je ne les ai pas revus, ma détresse s'est augmentée de jour en jour.

— Dieu soit loué! Me voici, ma mère; et lorsque j'entre, le besoin n'habite plus la maison. Plus de privations à souffrir! plus d'humiliations à supporter! Tu me diras ceux qui t'ont secourue, et nous leur ferons du bien à notre tour. Je ne suis plus Djouder le pêcheur, je suis Djouder le riche.

— O mon fils, tu as raison, je ne t'appellerai plus mon enfant, mais je t'appellerai le bienfaiteur. Que Dieu t'accorde ses grâces, et qu'il te comble des dons de sa main!

— Appelle-moi toujours ton enfant, fussé-je encore cent fois riche; mais que veux-tu de ton fils? Parle. Regarde d'abord ce sac rempli d'or et de pierres précieuses. Il y a là dedans tous les souhaits que tu peux former. Dis un mot seulement et je t'achète la moitié du Caire.

— O mon fils, je ne te demande qu'un morceau de pain. Lève-toi; car je suis trop faible pour aller chez maître Abbas. J'ai passé la nuit sans dormir parce que je n'avais pas mangé. »

Djouder baisa d'abord la main de sa mère avec toute la compassion de sa tendresse filiale; puis, après ce premier moment donné au souvenir, il se renversa gaiement sur sa natte, en s'écriant : « Du pain ! ce n'est pas ainsi que je déjeune, ma mère ! Fi du pain, quand il vient seul sur une pauvre table. Demande autre chose, tout ce qui te plaira, et tu seras servie à l'instant, sans même que j'aie besoin de quitter cette place. Je ne suis pas de ceux qui vont chercher leurs provisions au marché.

— Cependant je ne te vois rien entre les mains.

— Tu ne vois pas non plus ce qui est dans cette valise. Nomme-moi un mets, quel qu'il soit, et je te le donnerai. »

Djouder se rappelait ce qui s'était passé entre lui et le Maugrebin.

« Qu'ai-je à faire de nommer ? tout n'est-il pas bon quand on a faim ?

— Oui, ma mère, et que l'on n'a pas de provisions à choisir selon son goût ; mais je te dis que j'ai là tout ce que l'on peut avoir. Demande donc et tu seras servie.

— Eh bien, mon fils, un pain chaud avec un morceau de fromage.

— Mais le fromage n'est pas digne de toi!

— Donne-moi donc, si tu le sais, ce qui est digne de moi, car je ne le sais pas moi-même.

— A la bonne heure! Je te donnerai donc de la viande rôtie, de la volaille rôtie, du riz assaisonné d'épices, des saucisses grillées, des concombres à l'huile, des cotelettes cuites sur la braise, un ragoût de mouton, un hachis de bœuf, du miel d'abeilles, du sucre, la fine pâte du kethaïf filée avec le sucre et le miel, ou bien encore la tige confite du Békhlawé. »

Djouder savait ordonner un repas depuis qu'il avait commencé à vivre dans l'opulence du Maugrebin; mais la bonne Fathmé croyait que son fils était devenu fou.]

« Assez! assez! t'arrêteras-tu? lui disait-elle; mais rêves-tu? mais as-tu bien gardé toute ta raison?

— Et qui te porte à croire que je l'ai perdue? Sur ma vie, il faut que je te serve à l'instant autant de plats que je viens d'en nommer.

— Mais encore une fois où sont tes provisions?

— Dans cette valise, ma mère, si tu veux bien la mettre devant moi. »

Et comme la mère apportait la valise, elle la pesa; mais la valise se trouva légère, comme si

elle était vide ; cependant Fathmé la plaça aux pieds de Djouder.

Alors celui-ci introduisit sa main dans l'ouverture et en tira un plat d'or copicusement garni ; puis il répéta ce manège jusqu'à ce qu'il eût étalé autour de la natte autant de plats qu'il en avait annoncé.

Fathmé ne revenait pas de sa surprise :

« Pourtant, disait-elle, cette valise est petite. Je l'ai pesée et j'ai senti qu'il n'y avait rien dedans. Comment t'y es-tu pris pour en faire sortir tout cela ? »

Djouder n'avait jamais eu de secret pour sa mère. D'ailleurs, il était si heureux qu'il ne songeait pas à rien déguiser.

« Comment je m'y suis pris ? Cela est bien simple. J'ai suivi la leçon que m'a donnée le Maugrebin ; car c'est le Maugrebin qui m'a fait présent de la valise. Tu ne sais pas ? c'est une valise enchantée. Il y a dans la valise un esclave, un génie, un serviteur de ceux qui possèdent la valise. Quand on désire quelque chose, pour boire ou pour manger [s'entend, on désigne d'abord le mets ou la liqueur par son nom, puis on dit : Esclave de la valise, donne-moi tel ou tel mets, telle ou telle liqueur que je souhaite, et l'esclave l'apporte tout de suite.

— Mais moi, si j'étendais la main et si je prononçais les paroles que tu récites ?

— « Si tu disais : « Par la vérité des quatre-vingt-
« dix-neuf noms du Seigneur, dont le centième,
« le jour où il serait prononcé, 'réduirait les mon-
« des en poussière, esclave de la valise, sers-moi
« telle ou telle espèce de mets; » l'esclave de la
valise te l'apporterait aussitôt. »

Fathmé avait la curiosité d'un enfant; elle voulait éprouver si le génie lui obéissait comme à son fils, et Djouder était heureux de voir le génie obéir à sa mère; alors il l'encouragea à présenter sa main dans la valise, ce qu'elle fit en disant : « Par les charmes que tu sais, serviteur de la valise, apporte-moi une côtelette cuite sur le gril. » Aussitôt elle sentit le plat venir dans sa main.

L'expérience avait trop bien réussi pour que Fathmé ne la renouvelât pas. Elle demanda donc du pain, puis autre chose, et toutes les espèces de ragoût dont les noms lui arrivaient à la pensée. Djouder riait, et elle, qui avait commencé par avoir peur, finissait aussi par rire aux éclats en voyant tout le plancher de sa chambre couvert de magnifiques plats d'or. « Ma mère, lui dit Djouder, quand nous aurons fini de manger, tu jèteras le reste de ces mets, ou tu videras les plats dans ce que tu as de vaisselle; mais les plats de la valise doivent être remis dans la valise. La vertu du sac ne se garde qu'à ce prix. Quant au sac, conserve-le avec soin; je t'en ai confié le secret, sois plus

prudente, tiens ta langue muette. Ainsi, chaque fois qu'il te viendra fantaisie, donne tes ordres à l'esclave de la valise, et l'esclave obéira, soit en ma présence, soit en mon absence. »

Or, les frères de Djouder avaient eu la nouvelle de son retour ; un voisin qui les rencontra leur dit : « Votre frère a reparu, monté sur une mule richement harnachée ; un esclave le précédait, monté comme lui sur une mule noire, et votre frère portait un costume comme sont les vêtements d'un roi. »

Alors les deux frères pensèrent en eux-mêmes : « Plût à Dieu que nous n'eussions pas agi ainsi que nous avons fait à l'égard de notre mère. Assurément elle a déjà parlé ; elle n'aura pas manqué de se plaindre de nous, et nous nous sommes perdus pour toujours aux yeux de Djouder. »

Cependant l'un d'eux dit à l'autre : « Notre mère est pleine d'indulgence ; peut-être n'a-t-elle pas encore prévenu Djouder contre nous, ou, si elle l'a informé de notre conduite, elle aura dissimulé quelque chose, et d'ailleurs Djouder a le cœur encore plus indulgent qu'elle. Nous irons, nous imaginerons quelques excuses, nous nous jetterons à ses pieds, et il nous relèvera pour nous serrer contre sa poitrine. »

Ils allèrent donc et entrèrent le front baissé. Djouder dinait alors auprès de sa mère. Dès qu'il les vit, il se tint debout, en leur ouvrant ses bras :

« Asseyez-vous et mangez ! Vous avez voulu courir les hasards du commerce, et la fortune ne vous a pas souri. Regarde-les, ma mère; nous n'avons rien à leur reprocher. Le pauvre ne saurait aider le pauvre; cependant il ne devrait pas éviter son visage. Le besoin est un rude ennemi; trois lui résistent, mais un seul ne lui résiste pas. Quoi qu'il en soit, me voici de retour, et Dieu a mis sur ma tête les chances heureuses qui ont manqué à votre industrie. Partageons donc aujourd'hui comme toujours. Cette maison est la vôtre, et il n'y aura jamais rien qui ne nous soit commun, parce que rien ne m'appartient à moi, et que tout appartient à notre mère. Asseyez-vous et mangez; c'est elle qui reçoit ses trois fils. »

Ils s'assirent et mangèrent. A leur avidité, Djouder reconnut qu'ils avaient longtemps souffert de la faim; mais il l'avait déjà deviné à la maigreur de leurs visages.

Quand ils eurent apaisé ces chiens irrités du besoin qui aboient dans les entrailles du pauvre : « Mes frères, dit Djouder, prenez le reste de ces mets. Si vous avez eu faim, vous devez avoir compassion de ceux qui voient passer les heures et qui n'ont rien mangé. Notre mère a tendu la main comme les mendiants, et les mendiants sont devenus notre famille; distribuez donc notre superflu à cette famille des mauvais jours. »

— Frère, répondirent-ils, gardons ceci pour le souper.

— Quand le temps de souper sera venu, répondit Djouder, ce que nous avons donné aux pauvres nous sera rendu avec usure. »

Alors les frères de Djouder se tinrent hors de la porte, et tout pauvre qui passait devant eux, ils lui disaient : « Prends ceci et mange ; » jusqu'au moment où les plats furent entièrement vides. Ils les rendirent à Djouder, et Fathmé les reçut de ses mains afin de les remettre dans le sac.

X.

Djouder sortit une partie du jour. Quand il rentra, il ferma sur lui la porte de la salle basse, tira du sac un souper composé de quarante plats divers, puis, montant à l'étage supérieur, il s'assit entre ses frères.

« Ma mère, dit-il à Fathmé, ne souperons-nous pas aujourd'hui ? » Fathmé descendit aussitôt, étendit la sofra, y mit les plats les uns auprès des autres, jusqu'à ce que les quarante fussent au complet ; alors tout le monde se réunit dans la salle basse, et, après le souper, Djouder dit encore :

« Enlevez ceci, donnez à manger aux pauvres et aux mendiants. »

Les deux frères prirent donc le reste des mets et les distribuèrent. Cela fait, Djouder servit une collation de confitures et de pâtisseries.

« Enlevez ce qui reste, dit Djouder, afin de régaler nos voisins. »

Le lendemain, le déjeuner se passa de la même sorte, puis le diner, puis le souper et la collation. Bref, les dix jours qui suivirent pouvaient passer pour des jours de fiançailles. Enfin, Sâlim dit à Solym :

« Que penses-tu de ceci ? Comment se fait-il que notre frère puisse nous servir un festin de roi à l'heure du déjeuner, un festin de roi à midi, un festin de roi au coucher du soleil, et dans la nuit un dessert de friandises ? Comment se fait-il encore qu'il ne manque jamais de donner les restes aux pauvres ? ce n'est pas là le train d'un simple particulier, c'est bien plutôt la dépense d'un sultan ? Où trouve-t-il de quoi entretenir cette magnificence ? Est-ce que tu ne t'es pas demandé où était la source de cette profusion ? Moi, je m'étonne à chaque instant de voir une abondance de mets dont je ne sais pas même les noms ? Et puis, pourquoi cette générosité inouïe de distribuer aux mendiants ce qui n'a pas été consommé ? Est-ce bien la générosité d'un honnête homme ? N'est-ce pas la réparation nécessaire d'une fortune mal acquise ? Il y a quelque mystère là-dessous. D'abord Djouder n'achète rien. L'as-tu jamais vu rappor-

ter des provisions au logis. Il n'entre ici ni marchand ni serviteur. Djouder, qui vit comme un souverain, n'a pas même un esclave. Jamais le feu ne s'allume à la maison. Je te défie de me montrer la cuisine ou de me nommer le cuisinier. Je te dis que l'on nous cache quelque chose, et que je veux découvrir le secret de Djouder.

— Fort bien, répondit Solym; mais si Djouder se défie de nous, comment surprendras-tu son secret? et s'il ne parle pas, par qui l'apprendras-tu?

— J'espère bien l'apprendre de notre mère. »

Ils dressèrent donc un petit complot là-dessus, et s'en vinrent trouver leur mère à l'heure où Djouder avait coutume de s'absenter : « Nous avons bien faim! lui dirent-ils; » et Fathmé leur répondit : « Je vais vous satisfaire à l'instant. » En effet, elle descendit dans la salle basse, donna ses ordres à l'esclave de la valise, et appela ses fils, afin qu'ils ne laissassent pas refroidir les mets. « Quoi! des mets chauds! s'écrièrent-ils; mais à peine avons-nous eu le temps de te demander quelque chose, et tu n'as pas pu faire de cuisine, et tu n'as pas même allumé un charbon!...

— Non, répondit Fathmé, qui s'amusait de leur surprise, et qui oublia les recommandations de Djouder, je n'ai besoin ni de charbon, ni de fourneau. Je me passe de tout avec la valise.

— Quelle valise ? « dirent-ils en même temps.

Fathmé reconnut que sa langue avait été indiscreète ; mais elle se persuada , pour s'excuser dans son esprit , qu'il n'y avait aucun mal à mettre ses deux fils dans la confiance ; elle leur expliqua donc le mystère du sac , leur recommandant toutefois d'avoir l'air de l'ignorer devant leur frère.

Sâlim et Solym jurèrent que le secret demeurerait enseveli au fond de leur cœur ; mais il fallut que Fathmé leur donnât le spectacle de la valise. Elle était fière de se faire obéir par l'esclave mystérieux ; elle lui commanda , par la vertu des saints noms , de servir un autre plat , et présenta la main pour le recevoir. Sâlim et Solym essayèrent à leur tour ; ils présentèrent aussi leurs mains et tirèrent les plats qu'ils avaient demandés. On juge si leur joie fut grande , et si leur désir s'accrut encore. Djouder se reposait avec assurance sur son secret , qu'il croyait bien gardé , et Sâlim disait déjà à Solym :

« Que sommes-nous ici ? Nous avons l'air d'être les domestiques de Djouder. Nous ne sommes pas même ses domestiques. Il nous traite comme des mendiants. Nous vivons de sa charité. Il nous reçoit à sa table , mais après tout , son dîner est une aumône , et j'ai honte de manger toujours le pain de l'aumône. Je n'accepterai pas plus longtemps cette position humiliante. Il faut que chacun ait

son tour. Nous sommes les aînés, c'est à nous de reprendre le premier rang dans la maison. Ce que nous ferons de Djouder, je n'en sais rien ; mais puisque l'esclave du sac nous obéit, nous lui épargnerons la peine de servir quatre maîtres à la fois.

— Il faudrait cependant nous débarrasser de Djouder.

— Eh bien ! ne pouvons-nous pas le vendre à quelqu'un de ces patrons de barques qui font le commerce des esclaves ?

— Oui, s'il se laisse prendre et emmener.

— Écoute, voici ce qui me vient à l'esprit. j'ai causé plusieurs fois avec un capitaine qui navigue sur la mer de Suez. Nous irons tous les deux vers ce capitaine, nous l'inviterons à dîner ; il amènera deux hommes de son équipage.... Partons, j'ai bon espoir ; je t'expliquerai le reste en marchant, et, par la barbe du prophète ! je t'aurai fait voir avant la nuit un joli tour de mon métier. »

Le capitaine demeurait sur la côte, en vue de son navire. « Capitaine, lui dit Sâlim en l'abordant, nous venons à toi pour une affaire où tu pourras trouver ton profit.

— A la bonne heure, répondit le capitaine.

— Voici ce que c'est : nous sommes deux frères qui avons un troisième frère plus jeune que nous et fort mauvais sujet. Notre père est mort en nous laissant une fortune assez considérable. Nous l'a-

vons partagée; mais le frère dont je te parle a pris au delà de ce qui lui revenait, il nous a donc frustrés; en même temps il s'est mis à dissiper ce qui lui appartenait et ce qui ne lui appartenait pas. Une fois ruiné, notre frère nous a cités devant le tribunal (c'était son histoire et celle de Solym que Sâlim racontait; en fait d'histoires honteuses, assurément il ne pouvait mieux choisir). Il nous a donc cherché chicane en disant : « Vous vous êtes « emparés de mon bien et du bien de mon père. « Nous avons plaidé. Les juges ont reconnu notre « bon droit; mais nous avons perdu presque toute « notre fortune. »

« Après ce premier procès, notre méchant frère nous a d'abord laissés quelque temps en repos, puis il nous a assignés une seconde fois, ensuite une troisième, si bien que nous avons tout perdu; cependant le malheureux ne cesse pas de nous susciter chaque jour de nouveaux chagrins. Voilà ce qui nous amène auprès de toi. Il faut que tu nous délivres de ce mauvais garnement. Il déshonore le nom de notre père. Il n'a jamais eu le cœur d'un honnête musulman. Qu'il soit donc un esclave, puisqu'il ne saurait être autre chose! Nous voulons te le vendre; as-tu envie de l'acheter?

— Pourquoi non? reprit le capitaine. Imaginez seulement le moyen de le faire passer par ici, et je l'embarque tout de suite.

— Je te proposerai quelque chose de mieux : accepte notre souper, et viens ce soir avec deux hommes de ton bord ; deux suffiront. Au besoin, nous leur prêterions main-forte ; mais je répète que deux suffiront, parce que nous attendrons son sommeil. Aussitôt qu'il sera endormi, tes deux hommes le bâillonneront et le chargeront sur leurs épaules, l'emporteront à la faveur de la nuit, et nous ne te demanderons jamais ce qu'il sera devenu.

— Entendre, c'est obéir, dit le capitaine ; mais, si je vous rends un service, vous ne devez pas avoir tout le bénéfice à la fois ; je ne vous achète votre homme que quarante dinars.

— Quarante dinars ! soit, répondit Sâlim qui l'aurait donné pour rien. Ainsi, après la prière de l'âcha (qui correspond à nos prières de vêpres), tu te rendras dans tel quartier ; un de nous deux vous y attendra, toi et tes gens. »

XI.

L'affaire réglée de part et d'autre, les deux frères rentrèrent au logis. Djouder y revint en même temps ; Sâlim alla au-devant de lui, et lui baisa la main avec respect :

« Qu'as-tu, mon frère, et que veux-tu de moi ? lui demanda Djouder.

— Eh bien ! sache donc que j'ai encore une fois abusé de ta bonté. J'ai un ami, qui m'a souvent reçu à sa table, lorsque je n'avais pas à manger chaque jour, et que mon frère était allé en voyage. Il m'a rendu mille bons offices, que je ne raconterai pas, et, depuis ton retour, il m'a demandé plusieurs fois : « Fais donc que je connaisse ton excellent frère. » J'ai toujours remis la chose au lendemain ou à la semaine suivante ; aujourd'hui, enfin, je l'ai rencontré par hasard, nous nous sommes salués ; il m'a invité à souper pour ce soir, et, comme je voulais m'excuser en disant : « Je ne saurais plus me séparer de mon frère.... — Loué soit Dieu ! m'a-t-il répondu ; que ton frère me fasse l'honneur de venir souper avec moi. — Je ne sais s'il lui plaira de souper hors de chez lui, me suis-je hâté de répondre ; mais (et ses deux frères marchaient à ses côtés), tes deux frères et toi, que ne lui faites-vous plutôt l'honneur de venir partager son souper ? »

« Je pensais que les deux frères au moins refuseraient ; ils ont accepté sur-le-champ : je dois les attendre ce soir à la porte Bâb-Zâouièh. Voilà ce que j'avais honte de te dire. Mon pauvre cœur était malade de confusion ; voudras-tu le guérir en ne désavouant pas ton frère ? Un souper, ce n'est rien pour une fortune aussi considérable que la tienne. D'ail-

leurs, si la présence de trois étrangers t'importune, j'emprunterai la chambre d'un de nos voisins, et je les y recevrai.

— Pourquoi les recevoir chez un voisin ? répondit Djouder. Qu'ils viennent ici, qu'ils viennent chez moi, qu'ils viennent chez vous ! Est-ce que la maison est trop étroite, ou que nous n'avons rien à leur donner pour souper ? Ne sais-tu pas que nous pouvons leur offrir tous les mets, toutes les pâtisseries, toutes les friandises de sucre et de miel qu'ils peuvent imaginer, et en telle quantité qu'il en resterait encore, vinsent-ils non pas trois, mais trois cents ? Va donc ! Amène ceux que tu attends et remercieles de ma part. L'hôte qui entre dans la maison est la bénédiction de la famille. »

Le perfide Sâlim baisa une seconde fois la main de son frère et alla s'asseoir à la porte Zâouièh. Quand ce fut l'heure de l'âcha, il vit venir les invités, qu'il amena dans la maison de Djouder.

Celui-ci leur souhaite gracieusement la bienvenue. Il appela sa mère, lui dit ce qu'il désirait pour le souper, et Fathmé descendit tirer les plats du sac, jusqu'à ce qu'il y en eût quarante, tous de différente espèce. Alors Djouder et ses hôtes descendirent à leur tour. Sa mère se retira selon la coutume, et les convives ne cessèrent de manger que quand il leur sembla impossible d'avoir faim désormais.

Le capitaine s'imaginait toujours être l'hôte de Sâlim.

Le tiers de la soirée s'achevait à peine ; Djouder demanda un dessert de sucreries. Sâlim se levait sans cesse ; c'était lui qui allait et venait, qui s'occupait des convives et qui faisait les honneurs du festin. Pour Djouder et Solym, ils demeurèrent assis, ne voulant pas enlever à leur frère le soin d'être poli et prévenant envers ses hôtes.

Cependant les vapeurs du souper commencèrent à monter comme un brouillard obscur au cerveau de notre Djouder. Il se retira pour aller dormir. Chacun feignit le même besoin. Le capitaine fermait les yeux en s'appuyant à la muraille. Bientôt on n'entendit plus aucun bruit dans la maison, jusqu'au moment où il se fit un léger frottement de babouches sur le plancher. Sâlim était sorti de la salle, il revint dire que l'esprit de Djouder s'était envolé dans le sommeil. Le capitaine et les deux marins se levèrent alors ; ils bâillonnèrent le dormeur avant qu'il se fût aperçu de leur présence. Quand il ouvrit les yeux, il ne pouvait plus crier, deux hommes le tenaient l'un par les pieds, l'autre par les épaules. Ce fut ainsi qu'il traversa la ville, lié, garrotté, adressant en vain des regards suppliant aux étoiles qui brillaient au-dessus de sa tête ; puis on le jeta sur le pont d'un bâtiment. Il comprit qu'on allait l'emmener esclave, et le

navire partit en effet avant le jour, faisant voile pour Suez.

Laissons pour le moment Djouder entre les mains du capitaine et de ses matelots. Lorsque le jour fut venu, Sâlim et Solym entrèrent dans la chambre de leur mère.

« Est-ce que notre frère ne s'est pas encore levé, lui dirent-ils ? »

— Je ne sais, répondit-elle ; allez voir s'il n'est pas éveillé. »

Mais ils reparurent en demandant :

« Où peut-il être ? il n'est pas dans sa chambre. »

— Il sera sans doute resté auprès de ses convives. »

Ils reparurent une seconde fois en disant :

« Nous n'avons vu ni les convives ni lui-même. Ne serait-il pas parti avec eux tandis que nous dormions ? Son premier voyage lui a réussi ; c'est assez pour qu'il ne veuille plus demeurer en repos, et qu'il s'en aille cherchant de nouveaux trésors. »

— Je me souviens maintenant, ajouta Sâlim, j'ai entendu quelques mots, comme il s'entretenait à voix basse avec ces Africains, et ceux-ci lui disaient : « Nous irons, et nous te donnerons la clef d'un trésor. »

— Serait-il vrai ? s'écria Fathmé le cœur en alarmes.

— Au surplus, reprit Solym, nous ne connaissons

pas ces Africains. D'où venaient-ils ? Où notre frère les a-t-il rencontrés ? Dans le Magreb assurément , et il les aura retrouvés par ici. Je crains qu'il n'ait eu tort de se confier à ces Maugrebins. »

Il parlait ainsi parce que sa mère ne savait rien de ce qui s'était passé la veille, et qu'elle n'avait pas entendu le conte dont ils s'étaient servis pour tromper Djouder.

« Ainsi, reprit Fathmé, vous pensez qu'il les aura suivis ? Dieu veuille le guider dans ce nouveau voyage comme il a fait dans l'autre, et nous le rendre plus riche encore que la première fois. »

Cependant ses yeux se remplirent de larmes et sa bouche de sanglots, son cœur se brisait à l'idée de la séparation.

« Maudite que tu es ! s'écrièrent en même temps Sâlim et Solym ; tu n'as jamais eu d'affection que pour Djouder. Il s'éloigne, et tu pousses des gémissements de détresse ; nous, au contraire, soit que nous demeurions, soit que nous restions avec toi, tu n'as jamais témoigné ni peine ni plaisir. Si cependant Djouder est ton fils, nous sommes ses frères, nés de toi comme lui, et enfants de notre père.

— Oui, vous êtes mes fils, répondit Fathmé ; mais j'ai mis au monde deux méchants qui ne se sont pas souvenus que j'étais leur mère. Avez-vous jamais eu la moindre considération pour moi ? Quand vous

étiez enfants , comme je vous nourrissais , je me suis réjouie de vos caresses, et c'est pour cela que je vous ai longtemps aimés ; mais depuis le jour où votre père est mort, qu'ai-je reçu de vous que de mauvais traitements ? Ce qui m'appartenait , vous vous en êtes emparés ; vous m'avez réduite à être sans abri d'abord, ensuite à être sans pain. Djouder, au contraire, mon Djouder m'a reçue lorsque vous m'aviez chassée ; lorsque je mendiais, il m'a ramenée ici avec l'abondance. Je n'ai rien vu de vous qui n'ait été blâmable, je n'ai rien vu de lui qui n'ait été honnête et bon. Il a remis la joie dans mon cœur ; il a consolé et respecté ma vieillesse ; laissez-moi donc faire ce qui est bien. Je pleure et je dois pleurer lorsque mon Djouder s'éloigne de moi ; je pleure de regret et de reconnaissance, à cause des bienfaits que j'ai reçus, comme vous en avez reçu vous-mêmes. »

A ces mots , les deux frères feignirent de s'emporter jusqu'à la fureur ; ils accablèrent d'injures la pauvre femme, et, la frappant, ils la forcèrent à se réfugier dans la chambre , où elle s'enferma. Alors ils furent maîtres de la maison , descendirent à la salle basse, remuèrent tout pour découvrir la valise, et la trouvèrent, ainsi que le double sac, dont la première poche contenait de l'or, la seconde des bijoux. Fathmé était sortie de sa retraite, elle leur criait derrière la porte :

» Que faites-vous ? »

Ils lui répondirent : « Nous reprenons la fortune de notre père. »

Et Fathmé, courageuse à force de désespoir, frappait encore en disant : « Vous savez bien que vous mentez. Les richesses de votre père ont été dissipées par vous ; celles-ci n'appartiennent qu'à votre frère.

— C'est toi qui mens, répliquaient-ils. Notre frère n'a rien rapporté du Magreb ; voici ce qu'il nous avait dérobé sur l'héritage de notre père, et nous rentrons en possession de ce qui est à nous. »

Alors Fathmé les entendit compter les pièces d'or ; ils se les partagèrent sans trop de contestation, débattirent plus longtemps le poids et la valeur des pierreries ; mais, au sujet de la valise, il s'éleva une querelle violente : « C'est moi qui l'aurai ! » criait Sâlim. — « C'est moi ! » criait Solym à son tour, et la mère élevait la voix à travers la porte :

« Vous vous êtes réparti par moitié l'argent et les bijoux dont on peut estimer le prix ; mais la valise, vous ne sauriez ni l'évaluer au poids de l'or, ni en faire deux parts ; gardez-la donc tous deux et laissez-la entre mes mains. A quelque heure que ce soit, je vous servirai à manger. Ce n'est pas pour moi que je vous parle. Je ne tirerai jamais rien pour moi de la valise ; seulement, puisqu'il faut toujours vider les plats, et que votre frère donnait les restes aux pauvres, vous me donnerez à moi les miettes

de votre table. Ce n'est pas beaucoup. Je ne demande rien de plus. Je serai votre servante, et vous vêtirez votre servante. Je resterai ici sans sortir, afin que vous trouviez toute chose prête. Vous, vous êtes des hommes, vous irez par la ville, vous achèterez des marchandises et vous les revendrez. Vous êtes mes fils, n'est-ce pas? Restons comme nous sommes, ne fût-ce que pour ménager votre crédit; et puis, vous le savez, votre frère est revenu deux fois : deux fois vous avez eu à rougir devant lui; s'il revient une troisième, il faut qu'il puisse tout revoir, ainsi qu'il l'a laissé; je ne lui dirai rien, il vous remerciera, et vous ne détournerez pas les yeux devant son visage. »

Mais ils ne se souciaient pas de l'écouter, et ils continuaient de se quereller entre eux.

XII.

Or, un des archers du roi les entendit. Cet archer dînait par hasard dans une maison voisine. La fenêtre de la chambre était ouverte. Les convives dormaient à la suite d'un repas copieux. Le soldat, qui demeurait éveillé, s'approcha de la fenêtre; la vivacité de la discussion excita sa curiosité; il prêta l'oreille, il ouvrit les yeux, et le lendemain matin, ayant réussi à pénétrer jusqu'au roi

Chems-Eddaulèh (soleil de la dynastie), qui gouvernait alors l'Égypte, il lui raconta ce qu'il avait surpris de l'histoire du sac et des merveilles de la valise. Chems-Eddaulèh envoya chercher aussitôt les deux frères de Djouder. Le soldat répéta devant eux ce qu'il avait dit au roi. Sâlim et Solym nièrent d'abord avec serment; mais on leur appliqua la question, et ils ne tardèrent pas à faire des aveux. Le roi ordonna d'abord la saisie du sac et de la valise, puis on jeta les deux frères en prison: ils étaient coupables envers leur frère et coupables envers le roi. Quant à Fathmé, comme il ne lui restait plus aucune ressource, Djouder absent, et les deux sacs confisqués, le prince se chargea de pourvoir à ses besoins. Tous les jours, des servantes du palais lui apportaient sa nourriture, et elle se serait crue heureuse, délivrée de ses méchants fils, si elle avait reçu quelque nouvelle de Djouder.

Il valait mieux pourtant qu'elle ignorât ses tristes aventures. Toute une année, Djouder demeura esclave à Suez. L'année écoulée, son maître s'embarqua; Djouder le suivit. Un vent d'orage s'éleva, bouleversa la mer, jeta le navire sur une côte de rochers, et le navire s'entr'ouvrant, l'équipage disparut. Djouder seul atteignit à la nage une plage d'une pente douce; quand il sentit la terre sous ses pieds, et qu'il put imprimer ses pas sur le sable, il commença par bénir Dieu dans sa reconnaissance;

puis il se mit à marcher au hasard jusqu'à ce qu'il aperçût quelques bestiaux. Il venait de rencontrer une tribu. On lui fit des questions; il répondit en racontant son histoire. Un négociant de Djidda, qui l'entendit, lui demanda s'il ne voulait pas entrer à son service. Djouder n'avait pas d'autres ressources, il accepta la proposition du marchand et le suivit à Djidda. Là, comme la bonté de Dieu ramenait Djouder, par des voies inconnues, au terme qu'il lui avait assigné, la femme du marchand se sentit prise de dévotion pour le saint pèlerinage, et le marchand conduisit encore Djouder à la Mecque. Le bonheur, qui semblait avoir fui Djouder, l'attendait sur le territoire sacré. Son cœur n'était déjà plus que douceur et qu'oubli depuis qu'il remplissait les pieuses pratiques; or, un jour qu'il faisait, suivant le rite, le tour de la maison du prophète, il faillit heurter, sans le savoir, un croyant qui adorait, comme lui, la Caaba; ce croyant était son ami le cavalier noir, le Maugrebin Abd Essamad.

Abd Essamad salua Djouder avec les marques d'une vive amitié, et lui demanda où il en était avec la fortune.

Djouder ne put s'empêcher de répandre un torrent de larmes, puis il raconta tout ce qui lui était arrivé. Alors le Maugrebin l'emmena chez lui, l'embrassa comme un frère, lui fit revêtir un habit

qui éblouit Djouder lui-même, habitué à la magnificence de son hôte. « Maintenant, lui dit-il, puisque je t'ai retrouvé, te voici à l'abri du malheur. » En même temps, il étendit du sable sur le plancher et y traça des figures cabalistiques. « Djouder, reprit-il, le roi d'Égypte t'a vengé. Je vois tes deux frères en prison. Ta mère n'a besoin de rien. Le roi lui fait apporter chaque jour ce qu'il lui faut pour sa nourriture ; sois donc heureux autant que tu es le bienvenu, et achève de remplir avec un cœur reposé les devoirs du pèlerinage.

— Seigneur, lui dit Djouder, vous ne voulez pas que votre ami soit plus longtemps un pauvre esclave. J'ai mon maître qui m'a toujours bien traité. Permettez-moi d'aller prendre congé de lui ; après quoi je reviendrai auprès de vous.

— Va donc, répondit le Maugrebin. Ce marchand vit dans l'aisance ; il n'a pas besoin de toi et ne cherchera pas à te retenir. »

Djouder alla prendre congé de son maître et lui dit : « J'ai rencontré ici mon frère que je n'avais pas vu depuis longtemps.

— Qu'il vienne donc, répondit le marchand, et nous lui ferons fête à cause de toi.

— Seigneur, ajouta Djouder, je sais que vous êtes bon et généreux ; vous pouviez me regarder comme votre serviteur, et vous avez regardé votre serviteur comme un ami ; mais mon frère, loué

soit le Seigneur, n'a pas besoin de l'hospitalité d'autrui : il est riche, il a une maison opulente et une foule de gens pour lui obéir....

— Je t'entends, interrompit le marchand de Djidda. Que Dieu répande sur toi ses bénédictions, comme je t'ai trouvé doux et fidèle; dès ce moment, tu n'es plus à mon service, » et il remit vingt dinars au jeune Égyptien.

Djouder ne voulut pas les refuser de peur de paraître fier. Il remercia son ancien maître, et lui souhaita toute prospérité. En sortant, il rencontra un homme qui mendiait, et les vingt pièces d'or passèrent de sa main dans celles du pauvre. Plus heureux encore après avoir fait un heureux, Djouder revint en courant chez le Maugrebin.

Comme on le pense, il n'eut pas d'autre maison durant le saint pèlerinage. Quand l'un et l'autre eurent terminé leurs dévotions, Abd Essamad voulait ramener Djouder à Suez; mais le jeune Égyptien songeait toujours à sa famille. Incapable de nourrir un ressentiment contre ses frères, était-ce sur le territoire sacré qu'il se fût souvenu de ses frères pour les haïr? Il sentait un désir pressant de revoir sa mère. Abd Essamad respecta donc sa volonté. « Ami, lui dit-il, retourne au Caire, puisque tu ne saurais être heureux à Suez. Prends garde seulement de n'être pas même heureux au Caire. Défie-toi de Sâlim ou de Solym. Il est bien d'aimer

ses frères, mais non pas leur méchanceté. Que ferai-je maintenant pour te garantir du besoin? Je t'avais donné la valise qui ne devait pas s'épuiser; ils te l'ont prise par la ruse et par la violence. Que n'essayeront-ils pas de te prendre s'ils viennent à sortir de prison? et je prévois que tu les y aideras. Écoute : je te donnerai encore un talisman; mais celui-ci tu le porteras toujours avec toi; c'est le sceau même que tu as détaché du doigt de Châ-mardal. Lorsque j'ai eu entre les mains le sceau, la sphère, le sabre et la boîte de Kohol, j'ai réfléchi, et je n'ai plus désiré le livre. Je le laisse au cheik. Qu'il y découvre de nouveaux secrets. Je ne tenterai plus aucune aventure; mais il ne sera pas dit que Djouder m'aura rendu tout-puissant et demeurera dans la détresse. Prends donc le sceau, mon frère, afin que tu aies aussi reçu ta part de ce que tu as gagné. Tu connais la vertu de cet anneau. Un génie, à qui rien n'est impossible, excepté de désobéir, le génie Erraad-Elkacif, a été attaché à l'anneau par la force des caractères mystérieux. Quelque chose que tu désires, tu n'auras besoin que de frotter l'anneau, et l'esclave de l'anneau t'apportera ce que tu auras demandé.»

En même temps, pour montrer à Djouder les effets du sceau magique, Abd Essamad le frotta devant lui. L'esclave apparut aussitôt en criant avec une voix comme celle de l'orage : « Que veux-

tu, maître? me voici prêt à te servir. Faut-il détruire une ville fondée d'hier? Faut-il relever une ville détruite? Faut-il faire mourir un roi sur son trône, exterminer une armée sous ses tentes? »

Le Maugrebin lui répondit : « Voici ton nouveau maître, et dès ce jour, tu lui obéiras comme tu m'as obéi à moi-même. » Cela dit, il le congédia. « Maintenant, poursuivit-il en s'adressant à Djouder, chaque fois que tu froteras l'anneau, le génie se lèvera ainsi devant toi. Tu commanderas, et il ne résistera jamais, quelle que soit ta fantaisie.

— Seigneur, répondit Djouder, vous avez deviné mon désir. Je voudrais bien, si vous me le permettez, revoir ma bonne ville du Caire.

— Frotte donc l'anneau, tu n'as pas à t'inquiéter d'autre chose, et ton esclave se présentera devant toi. »

Alors le Maugrebin embrassa Djouder, et s'éloigna pour le laisser seul. Djouder frotta le sceau. Erraad-Elkacif sortit de terre si brusquement que le jeune Égyptien tressaillit; mais, se remettant aussitôt : « Esclave, lui dit-il, je veux que tu me transportes en Égypte et que tu me mettes sur la place du Caire avant la fin de la journée.

— Il sera fait ainsi que tu l'ordonnes. »

En même temps, Djouder se sentit soulever de terre. Erraad-Elkacif venait de le prendre sur ses

épaules. Le génie monta d'abord comme une flèche lancée contre le ciel. Djouder perdit bientôt de vue les plaines et les montagnes; il n'apercevait plus que le disque du soleil prodigieusement élargi; par moment le soleil disparaissait: Djouder croyait entrer dans la nuit visible. Des cris aigus éclataient au-dessus de sa tête: c'étaient des essaims d'oiseaux inconnus qui venaient battre des ailes autour de lui. Enfin, le génie cessa de monter; il plana quelque temps, puis il abaissa son vol, et Djouder commença à distinguer les cimes des montagnes comme des écueils à la surface d'une sorte de brouillard; puis il plongea dans ce brouillard et reconnut la mer avec la terre, les plaines avec les villes, et tandis qu'il regardait au-dessous de lui les flèches des minarets, les dômes des mosquées, il ressentit une secousse: le génie, perçant la terrasse, l'avait déposé dans la chambre de sa mère.

Jugez de la frayeur, mais aussi de la joie qu'éprouva en même temps la bonne Fathmé: elle se leva et elle pleura. Djouder la fit asseoir, attendit qu'elle se fût remise de son émotion, et alors Fathmé lui apprit ce qui s'était passé depuis son départ: comment ses frères s'étaient partagé l'argent et les bijoux, comment ils s'étaient disputé la valise, comment le roi avait confisqué la valise et le sac, bref, comment Sâlim et Solym avaient été

frappés avec le bâton, jetés enfin dans un cachot, tandis que le roi, ayant eu pitié d'elle, n'avait cessé de pourvoir à sa subsistance.

Djouder ne sembla pas s'attendrir sur le sort de ses frères ; mais il les jugeait suffisamment punis, et les avait déjà absous dans son cœur : « Ne t'afflige pas, dit-il à sa mère. Plus de tristes souvenirs. Celui qui s'est désaltéré n'a pas eu soif, celui qui s'est rassasié n'a pas eu faim, il n'est rien arrivé de mal à celui que visite le bonheur. Réjouis-toi et oublie. D'abord, je vais te montrer ce que je puis faire, et dans un moment mes frères seront ici. »

Ce disant, il frotta l'anneau. L'esclave parut : « Que me veux-tu ? Parle, maître, et tu seras obéi.

— Mes deux frères sont enfermés dans la prison du palais, je veux que tu les délivres et que tu me les amènes. »

Le génie s'inclina, en signe de soumission. Il s'enfonça sous la terre et ne sortit qu'en brisant les dalles du cachot.

En ce moment, Sâlim et Solyim eussent demandé la mort comme un bienfait ; ils se disaient l'un à l'autre : « Hélas ! mon frère, chaque matin ajoute un jour, chaque soir ajoute une nuit à nos souffrances, et ni le jour ni la nuit n'en amèneront la fin. Jusqu'à quand Dieu voudra-t-il que nous restions dans cet affreux cachot ? Nous avons perdu le sommeil dans la gêne et dans les privations, et

Dieu ne nous enverra pas la mort, parce que la mort serait le repos. »

Comme ils parlaient ainsi, le plancher fut rompu, le génie se montra tout à coup, prit Sâlim et Solym aussi aisément qu'une nourrice prendrait deux enfants jumeaux, et se plongea avec eux dans les entrailles de la terre. L'un et l'autre s'évanouirent par l'effet de la terreur. Quand ils rouvrirent les yeux, ils se trouvèrent dans leur maison, et virent leur frère Djouder assis sur une natte, ayant leur mère à son côté.

Djouder s'amusa de leur étonnement. « Salut à vous, » leur dit-il, et la confusion succéda à la surprise. « Vous savez que vous me faites toujours plaisir lorsque vous voulez bien venir me voir. »

Les deux malheureux baissèrent la tête et éclatèrent en sanglots.

« Ne pleurez point, reprit Djouder. Vous ai-je adressé un reproche? je ne vous parle que de ma joie. S'il y a un crime entre nous, c'est la cupidité qui l'a commis, c'est Satan, et la malédiction de Dieu puisse peser éternellement sur sa tête! Satan vous a poussés à me vendre; mais Dieu m'avait consolé d'avance par l'exemple de son serviteur Joseph, et Joseph fut encore plus maltraité que moi, puisque ses frères l'avaient obligé à descendre dans une citerne.

XIII.

« Que vous ai-je fait? continua Djouder; mais puisque vous paraissez vous repentir, demandez pardon à Dieu, il vous écoutera, lui qui est le très-bon, le clément par excellence. Quant à moi, qu'il me regarde un jour avec douceur, comme je vous regarde en ce moment. Soyez donc les bienvenus; car ce n'est pas de moi qu'il vous arrivera jamais aucun mal. »

Enfin, il se mit à les rassurer si bien que la confiance rentra dans leurs cœurs; puis il leur raconta ce qu'il avait eu à souffrir sur la chiourme et durant son esclavage, jusqu'au moment où il rencontra le Maugrebin Abd Essamad : « Mais Dieu soit loué! leur dit-il en terminant, voici que les mauvais jours se sont changés en joie, et si nous avons perdu quelque chose, nous allons le regagner avec usure. »

Tout en parlant il frottait le sceau; l'esclave parut. Sâlim et Solym ne l'avaient pas encore vu en face. L'épouvante les prit. Ils crurent que Djouder allait donner ordre au génie de les faire mourir tous les deux, et ils s'attachèrent à la robe de leur mère, en criant : « Mère! intercède pour nous; nous sommes sous ta protection! »

Mais Djouder dit à l'esclave : « Il y a dans le trésor du roi un sac et une valise dont il a dépouillé mes frères ; apporte-les-moi sur-le-champ. Tu prendras aussi tout ce que renferment les coffres du roi, soit bijoux, soit pierreries, joyaux curieux, or en lingots et or en monnaies ; vide les meubles et les écrins, jusqu'à ce qu'il ne reste rien absolument.

— Entendre, c'est obéir, » répondit l'esclave ; et, un moment après, il revint comme il s'en était allé, à travers la muraille. » Maître, je n'ai rien laissé dans le trésor royal. » Puis il déposa tout aux pieds de Djouder.

Djouder confia à sa mère le sac qui contenait les bijoux, garda la valise devant lui, et donna un dernier ordre à l'esclave : « Tu me construiras un palais cette nuit même. Je veux qu'il soit magnifique, et que nul ne puisse lui être comparé dans le monde. Tu en peindras les murs avec de l'eau d'or. Tu le meubleras comme tu aurais fait pour le grand Salomon, le jour où il reçut la reine de Saba. Pars, et que le soleil ne se lève pas sur le Caire avant que tout le travail soit terminé.

— Tu seras satisfait, » répondit l'esclave en perçant du pied la terre.

Alors Djouder tira un excellent repas de la valise. Nos quatre convives mangèrent, se divertirent, et chacun alla se coucher, Djouder comme

un homme qui a voyagé tout le jour, Sâlim et Solyim comme deux prisonniers qui n'ont pas goûté depuis plus d'un an le plaisir de s'étendre sur un lit, Fathmé comme une bonne mère qui a vu son fils de retour, et qui s'endort avec l'idée de le revoir le jour suivant.

Cependant Erraad-Elkacif était à l'œuvre. Il commença par rassembler une légion de génies inférieurs, et leur commanda de construire un palais. Les génies se partagèrent la besogne. Les uns eurent pour tâche d'apporter les pierres, qui couvrirent en un instant une vaste étendue de terrain; les autres se mirent à les tailler, mais pas une oreille humaine n'eût pu entendre le bruit du marteau. Ceux-ci prenaient les pierres et les plaçaient l'une sur l'autre à mesure qu'elles étaient taillées; ceux-là préparaient la chaux pour les blanchir. Les murs se tenaient à peine debout que les décorateurs y appliquaient leurs échelles. Le pinceau passait sur la cloison, et elle reluisait d'or. L'azur et le vermillon y couraient en élégantes arabesques. C'était partout une incroyable activité.

On n'apercevait aucune lumière au dehors, et cependant les chambres étaient pleines de clarté comme si l'on y eût consumé mille flambeaux. Enfin, le jour put se lever, le palais était sorti de terre avant que le soleil eût paru à l'horizon, et le génie se présentant devant Djouder, lui dit : « Me

voici, maître! ton palais est achevé; viens-tu examiner le travail de ton esclave?»

Djouder alla visiter son palais avec sa mère et ses deux frères. Le génie avait rempli les désirs de Djouder de manière à l'étonner lui-même. Il demeura surpris de la beauté de l'ensemble et de la richesse des détails; sa joie éclatait dans ses regards. Il ne pouvait se lasser de parler et d'admirer; mais comme il avait coutume de tout rapporter à sa mère : « Que t'en semble? lui dit-il; ne voudrais-tu pas demeurer dans ce magnifique palais?

— Je le veux bien, » répondit-elle; et elle combla son fils de remerciements. Alors Djouder frotta le sceau, et le génie se montra : « Puisque ma mère veut bien habiter ici, j'ai besoin que tu montes sa maison d'une manière royale. Tu amèneras donc à ma mère quarante circassiennes blanches et belles comme le jour; quarante abyssiniennes noires et belles comme la nuit; quarante mameluks, tous bien faits et de bonne mine; quarante nègres dont le visage sera comme l'ébène, les lèvres comme le corail et les dents comme l'argent.

— Maître, répondit Erraad-Elkacif, tu seras obéi. »

Aussitôt, prenant avec lui quarante génies d'un ordre inférieur, il fit en un instant le tour du monde, passa au-dessus de l'Inde, de la Chine, de la Perse, et, autant de belles filles, autant de beaux

garçons qu'il apercevait, les génies les enlevaient en se jouant, comme le vent enlève la paille, et bientôt Djouder vit venir à lui une troupe qui enchantait les yeux : quatre-vingts femmes, quatre-vingts jeunes gens, visages blancs et visages noirs, disposés alternativement comme les cases de l'échiquier.

Quand le génie les présenta à Djouder, celui-ci témoigna son admiration, puis il dit : « Ce n'est pas tout; je veux qu'ils aient chacun un habillement magnifique.

— Ils l'ont, maître.

— Je veux encore un habillement pour ma mère et un habillement pour moi.

— Tu seras obéi. »

Alors, le génie dit aux jeunes filles : « Voici votre maîtresse, » et les jeunes filles s'inclinèrent, puis elles vinrent baiser les mains de Fathmé, et jamais elles ne la chagrinerent depuis le moment où elles se mirent à son service.

Ensuite, le génie habilla magnifiquement les nègres et les mameluks, qui baisèrent également les mains de Djouder. Erraad-Elkacif donna encore des pelisses superbes à Sâlim et à Solym, qui devinrent comme des vizirs; mais Djouder avait l'air d'un roi.

Comme les bâtiments étaient spacieux, il logea Sâlim dans une des ailes, Solym dans l'autre, tous

deux avec des esclaves qu'il leur donna. Lui et sa mère s'établirent dans le palais même, de sorte qu'il y avait déjà deux sultans dans le Caire, un sultan riche et un sultan pauvre. Mais le sultan riche n'était pas Chems Eddaulèh.

Tandis que Djouder prenait possession de sa splendide demeure, le trésorier du roi entra, comme il avait coutume, dans la salle du trésor. Le pauvre homme faillit mourir d'effroi quand il vit les coffres comme le génie les avait laissés. Il poussa d'abord de grands cris, puis un nuage passa sur ses yeux, et, lorsqu'il eut à peu près recouvré ses sens, il sortit, les jambes chancelantes; la porte du trésor resta ouverte pour la première fois : « Commandeur des croyants! bé-gaya le pauvre homme en tombant à genoux devant Chems Eddaulèh, voici une terrible nouvelle, pourquoi faut-il que j'aie à te l'apprendre? Mais Dieu me punit de mes fautes par l'endroit où je n'ai pas péché. La salle du trésor a été vidée cette nuit.

— Qu'est-ce à dire? s'écria le roi en jetant sur son trésorier un regard plein de défiance et de colère : qu'as-tu fait des richesses que je t'avais confiées?

— Par le puits de Zemzem, je les ai gardées fidèlement. Ma main n'en a rien détourné; ni mes yeux, ni ceux de vos sentinelles n'ont cessé de

veillier sur la salle , et je ne puis comprendre comment elle se trouve vide. Hier , en entrant , je l'ai vue remplie, les sacs gonflés, les cassettes lourdes, les bijoux dans les écrins ; en entrant aujourd'hui, je l'ai vue comme une maison pillée, les sacs plats et jetés à terre , les cassettes montrant le bois et les écrins le velours. Pas un denier dans le coin d'une bourse , et cependant les portes étaient bien fermées. J'ai ouvert ce matin les serrures , les verrous sont à leur place , et les panneaux n'ont pas été troués. Je jure sur ma tête , et vous l'avez entre les mains , que pas un voleur n'a pu s'introduire dans le trésor !

— Et le sac , demanda le roi , le sac de bijoux , avec la valise ?

— Enlevés comme le reste ! » répondit , en heurtant son front sur le tapis , le trésorier éperdu.

Quand le roi Chems Eddaulèh eut entendu ces derniers mots , son esprit s'envola hors de lui , et , se levant , il dit au trésorier : « Marche devant moi. » Le trésorier passa devant. Le roi le suivit jusque dans la salle du trésor , où il ne trouva rien en effet , examina les verrous et les panneaux de fer , demeura quelque temps en silence , et s'écria enfin : « Quel est le larron assez audacieux pour avoir fait de moi un pauvre , sans prendre souci de ma colère ? »

Il sortit et convoqua le divan. Chacun se rendit

à son poste , les grands officiers de la couronne , les généraux et les hauts dignitaires. Tout le monde pâlisait. Le courroux du souverain n'avait pas encore frappé , chacun le sentait suspendu sur sa tête : « Officiers , dit enfin le roi , voici un fait incroyable et nouveau : mon trésor a été pillé cette nuit. A l'heure qu'il est , mes coffres sont renversés , et je n'y trouverais pas même un dinar. Or, je ne sais qui a commis le crime , et je cherche qui a méprisé ma puissance.

— Mais comment cela se fait-il ?

— Demandez au grand trésorier. »

Alors le grand trésorier fut assiégré de questions, et il ne répondait que ceci : « Hier, lorsque je suis entré dans le trésor , et lorsque j'en suis sorti , toute chose était à sa place ; ce matin je suis venu pour faire ma visite , et je n'ai plus rien vu. Or, le roi lui-même s'en est assuré par ses yeux , la serrure n'a pas été forcée , ni la porte soulevée de ses gonds , ni les panneaux de fer brisés avec le fer. Il faut qu'il y ait eu enchantement et magie ! »

Le roi ne savait que penser , lorsqu'un de ses archers insista pour être introduit. C'était le même soldat qui avait entendu Sâlim se quereller avec Solym , et qui était venu raconter au roi l'histoire de Djouder : « Majesté du siècle , dit-il en se prosternant , il se passe des choses singulières. Toute la nuit , tandis que je faisais ma ronde , j'ai vu

comme une muraille qui s'élevait pierre à pierre , et ce matin , quand le jour a paru , voici que j'ai reconnu un palais magnifique , bâti en moins de temps qu'il n'en a fallu pour équarrir une seule des poutres de cette salle. Je me suis informé. J'ai interrogé les passants qui s'arrêtaient devant cette merveilleuse construction. Quelqu'un m'a répondu, mais d'où pouvait-il le savoir ? que Djouder est de retour depuis hier, qu'il a fait construire ce palais, qu'il l'a meublé, qu'il y vit comme un sultan, ayant à son service nègres et mameluks, possesseur de richesses considérables; et, si mes oreilles ne m'ont pas trompé, ses deux frères, qu'il a tirés de prison, restent avec lui.

— Qu'on aille voir à la prison , » dit le roi.

On alla , et on revint ; mais on n'avait trouvé ni Sâlim ni Solym. La prison était vide aussi bien que les chambres du trésor. « C'est lui ! s'écria Chems Eddaulèh. Celui qui a délivré Sâlim et Solym est le même qui n'a rien laissé dans mes coffres.

— Seigneur, quel est cet homme ? demanda le vizir.

— Le frère des deux prisonniers, répondit Chems Eddaulèh ; mais il ne se sera pas joué impunément de mon pouvoir. Vizir , envoie sur-le-champ un émir avec cinquante hommes. Qu'on le prenne , qu'on mette les scellés sur tous ses biens , qu'on me l'amène ensuite avec ses frères , afin que je les fasse pendre à la même potence !

— Majesté du siècle, dit le vizir, permettez que j'oppose un conseil moins violent aux conseils de votre colère. Si Djouder, comme on le dit, a pu se faire construire un palais entre le soir et le matin, peut-être n'est-il pas sûr de vouloir toucher à sa personne. J'avoue que je crains pour l'émir et les hommes qui l'accompagneront.

— Quel est donc ce conseil ? demanda le roi.

— Je crois qu'il serait bon d'envoyer l'émir, mais avec des paroles de bienveillance. L'émir inviterait Djouder à se rendre auprès de vous. J'irais moi-même au-devant de lui ; vous l'accueilleriez d'un visage doux et souriant, vous l'interrogeriez ensuite, comme par civilité, sur ses grandes richesses, vous lui demanderiez comment elles sont venues entre ses mains ; ses réponses nous indiqueront ce que nous avons à faire. S'il se montre hautain et obstiné, nous attendrons, afin de lui tendre un piège. S'il ne se montre pas redoutable, nous nous emparerons de lui sur votre ordre, et vous disposerez de sa vie selon qu'il vous plaira.

— Eh bien ! dit le roi, qu'il soit ainsi, bien que ton avis manque de générosité, s'il ne manque pas de prudence. » Et il envoya un émir, nommé Osmann, chargé de porter ces paroles à Djouder : « Djouder, le roi Chems Eddaulèh t'invite à un festin qu'il donne aujourd'hui. » L'émir reçut en-

core cet ordre , de ne pas reparaître devant le roi sans amener Djouder.

Or, l'émir Osmann était sot et présomptueux. Quand il eut descendu l'escalier , il vit le palais de Djouder et un eunuque assis devant la porte du palais. Il alla droit à l'eunuque. Ses cinquante hommes lui faisaient une brillante escorte , et , prenant un air d'autorité : « Esclave , dit-il , où est ton maître ?

— Dans le palais , » répondit l'eunuque sans soulever sa tête , sans déranger son coude , qui ne cessa pas de fouler les coussins.

« Vil esclave ! s'écria Osmann , ne crains-tu pas de m'offenser , lorsque tu restes accroupi devant moi comme un chameau rétif et paresseux ? Fais attention que je te parle. Lève-toi donc , et hâte-toi de m'annoncer , sans que j'aie besoin d'ajouter un seul mot. » Mais l'eunuque ne se soucia pas autrement de quitter sa position , et l'émir furieux leva son bâton pour l'en frapper.

L'esclave , qui était un génie , se dressa tout à coup sur ses pieds , arracha le bâton des mains de l'émir , le laissa retomber quatre fois et asséna quatre coups au malheureux Osmann. Les cinquante hommes poussèrent des cris d'indignation ; en un clin d'œil cinquante lames brillèrent au soleil ; la troupe voulait venger son chef en massacrant l'esclave. « Chiens que vous êtes ! cria l'e-

nuque ; vous tirez le sabre contre moi ! » Et en même temps il frappait avec son bâton comme le laboureur frappe avec le fléau dans son aire. Alors la troupe épouvantée se dispersa , et l'eunuque frappait toujours , et les soldats ne cessèrent de fuir que quand ils furent rentrés dans le palais du roi. Pour l'esclave , il vint se rasseoir sur ses coussins à une place commode où il pût reposer tout son corps.

XIV.

L'émir et sa troupe vinrent se jeter aux pieds de Chems Eddaulèh , meurtris , le visage en sang , les habits déchirés : « Majesté du siècle , dit l'émir au roi , je suis allé , j'ai vu un eunuque fier comme Salomon et assis sur des coussins à la porte du palais. Il m'a vu à son tour ; mais au lieu de se lever avec respect devant un officier du sultan , il a plongé sa tête dans les coussins en signe de mépris. J'ai eu beau l'avertir de se lever devant un message du souverain , il gardait insolemment la même posture. Alors , la colère m'a saisi , j'ai levé mon bâton sur sa tête afin de le frapper ; mais il l'a pris entre mes mains , s'en est servi contre moi , contre mes soldats , et nous a mis en fuite , sans que nous ayons pu tenir pied contre lui. »

A ce récit, le roi devint pâle de fureur. « On a envoyé cinquante hommes, s'écria-t-il, ce n'est pas assez ; qu'il en parte cent ! » Et cent hommes partirent ; mais l'eunuque se leva, les mit en fuite avec le bâton de l'émir Osmann, et revint s'asseoir sur ses coussins. Cependant les cent hommes retournaient vers le roi en grande hâte. « Qu'on envoie deux cents hommes ! » dit Chems Eddauléh. Les deux cents hommes revinrent raconter leur défaite. « Vizir, dit le roi, c'est toi que je charge d'aller, avec cinq cents hommes, saisir cet esclave insolent, et son maître, et les deux frères de son maître.

— Majesté, répondit le vizir, rappelez-vous le conseil que je vous ai donné : j'irai ; mais je n'ai pas besoin de soldats, je me présenterai seul et sans armes.

— Va donc, dit le roi, fais selon ta prudence ; mais ne reparais jamais devant moi si tu ne m'amènes Djouder. »

Le vizir détacha son poignard de sa ceinture, délia sa ceinture et remplaça ses vêtements par une longue robe blanche ; puis, un chapelet à la main, il s'avança sans escorte jusqu'au palais de Djouder. L'eunuque était toujours assis à la porte. Le vizir s'assit poliment auprès de lui en disant : « Salut à vous (essélâm âleïkoum).

— Oua âleïk essélâm (à toi aussi salut), répondit

l'eunuque. Que veux-tu de moi, fils de la femme ? »

Quand le vizir entendit cette dernière parole, il reconnut que l'esclave était un génie, et la crainte lui fit trembler les genoux; cependant, il assura sa voix autant qu'il put. « Seigneur, dit-il, ton maître Djouder est-il ici ?

— Il est dans son palais, répondit l'eunuque.

— Voudrais-tu lui rapporter ceci : « Le roi Chems Eddaulèh a envoyé son vizir pour t'inviter en son nom ; il a fait préparer un grand festin. Son vizir te donne le salut de la part de son maître, et le roi promet de te traiter avec la magnificence de son rang, ou plutôt avec la libéralité qui lui est particulière. »

— Reste donc sur le seuil jusqu'à ce que j'aie reçu les ordres de mon maître. »

Le vizir] inclina légèrement la tête, et le génie entra dans le palais. « Seigneur, dit-il à Djouder, ce matin, le roi a envoyé vers toi un émir avec cinquante soldats. L'émir et les cinquante soldats avaient la menace sur le front, l'insolence dans la bouche; je les ai frappés, et ils se sont enfuis. Ensuite, le roi a envoyé cent hommes, je les ai encore mis en déroute; puis deux cents, et je les ai chassés de la même manière. Maintenant, il t'envoie son vizir, dans une attitude plus humble et avec des paroles plus dignes de toi. Le vizir t'invite à venir t'asseoir à la table de son maître.

Quelle réponse feras-tu au roi par l'entremise de son vizir ?

— Descends auprès du vizir, et qu'il vienne devant moi. »

Le vizir monta les degrés du palais, et se trouva bientôt en présence de Djouder, qui lui parut comme le prince des souverains ; car le roi Chems Eddaulèh lui-même n'eût jamais pu, en épuisant son trésor, au temps où il avait un trésor, se faire incruster de perles et de diamants un trône semblable à celui sur lequel Djouder était assis.

L'ambassadeur demeurait émerveillé de la beauté du palais, de la splendeur de la décoration, de la richesse de l'ameublement ; et tout le luxe qu'il avait admiré jusque-là ne lui semblait plus qu'une misère. Il baisa donc les marches du trône et fit des vœux pour le possesseur de cette prodigieuse fortune. Aussi bien la vue du génie lui avait-elle changé le cœur, et il ne songeait plus à surprendre Djouder dans quelque piège.

« Parle, lui dit Djouder, expose-nous l'objet de ton message.

— Seigneur, répondit le vizir, le roi Chems Eddaulèh, qui tient à honneur ton amitié, t'adresse le salut par son serviteur. Il souhaite la vue de ton visage, et il fait préparer un festin à cause de toi. Lui refuseras-tu la joie de ta présence ?

— Si le roi met quelque prix à mon amitié,

qu'il le prouve en venant me la demander lui-même. Je n'irai pas dîner chez lui qu'il ne se soit d'abord assis à ma table. »

Alors Djouder frotta son anneau et l'esclave parut.

« Apporte-moi sur-le-champ un habit magnifique. » L'esclave obéit en moins de temps que la langue n'obéit à la pensée. « Revêts-toi de cet habit, » dit Djouder, et le vizir s'en revêtit aussitôt. « Va donc, continua Djouder, et rapporte mes paroles à ton maître. »

Ainsi le vizir descendit les marches du palais dans un costume plus éclatant qu'aucun de ceux qu'il eût jamais portés. Quand il rendit compte au roi de sa mission, il lui fit un récit exact de ce qu'il avait vu, vanta le luxe de Djouder, le faste de son palais, la somptuosité des appartements.

« Seigneur, dit-il enfin, Djouder a la richesse et le pouvoir d'un roi, nous avons sollicité son amitié avant qu'il ait sollicité la vôtre ; il use de son avantage pour vous engager à lui rendre la première visite. »

Le roi ne témoigna rien de ce qui se passait dans son esprit ; mais sa colère avait fait place à une vive curiosité. Il ordonna à ses soldats de se mettre en selle, demanda pour lui-même son cheval de parade, ne sachant peut-être pas encore s'il allait visiter son hôte avec l'escorte d'un souverain, ou

s'emparer d'un coupable avec la force qui suit un juge.

Cependant on voyait sa troupe se diriger vers le nouveau palais. Djouder appela l'esclave de l'anneau, et lui ordonna de lui amener une garde faite pour inspirer le respect à Chems Eddaulèh. Le génie amena sur-le-champ deux cents Afrites, sous la forme de soldats, armés depuis le talon jusqu'au turban, terribles, d'une taille colossale, tous capables comme lui de disperser une armée, et il les disposa dans la cour, sur les marches de l'escalier, dans les appartements, jusque sur les degrés du trône, si bien qu'en traversant cette haie de géants, le roi ne put se défendre d'un frisson de crainte.

Quand il fut dans la salle, il vit Djouder assis sur le trône qui avait déjà ébloui le vizir. Djouder ne se leva pas, Djouder ne fit pas un mouvement de tête; le roi, se sentant plus que jamais faible et humilié, fléchit le genou devant un homme pour la première fois.

XV.

Or, voici ce qu'il pensait en lui-même : Si Djouder ne me craint pas, c'est à moi de le craindre. D'où vient qu'il me traite comme je traite mes esclaves, qu'il ne m'adresse pas la parole, que je me suis relevé sans qu'il m'ait dit un seul mot, et qu'il me laisse debout sans m'inviter à m'asseoir ? Peut-être a-t-il gardé ressentiment de la conduite que j'ai tenue envers ses deux frères ?

Alors Djouder parla : « Roi du siècle, crois-tu qu'il soit un forfait égal au tien ? Je suis parti, confiant ma fortune à ma mère et à mes frères ; je ne songeais qu'à la défendre contre la ruse des voleurs. Je n'avais pas prévu que le roi enlèverait à la fois le dépôt et les dépositaires, et il ne m'était pas venu à l'esprit que Chems Eddaulèh avait un trésor pour recéler l'un, une prison pour tenir les autres dans les fers !

— Seigneur, répondit le roi, je ne chercherai pas à me justifier ; j'implore seulement ton pardon ; car, si tu ne le dois pas à mon méfait, tu le dois du moins à ta clémence, et la clémence est redevable envers la faute, puisque sans la faute elle n'existerait pas. Rappelle-toi cependant que j'ai pu être trompé à l'égard de tes frères ; on m'avait rap-

porté qu'après l'avoir vendu ils se disputaient criminellement tes dépouilles. Rappelle-toi aussi que j'ai été bon et juste envers ta mère. »

Alors Djouder lui dit : « Je te pardonne à cause de ma mère. » Puis, comme cette hauteur n'était pas dans son esprit, ni cette colère dans son cœur, il se prit à sourire, et invita gracieusement le roi à s'asseoir auprès de lui : le roi s'assit. Djouder lui donna une pelisse d'une richesse merveilleuse, qui fut la pelisse de l'aman ; ensuite ses frères étendirent la sofra. La valise remplit son office. Le roi fit compliment à Djouder du savoir de son cuisinier. Enfin, après le repas, Djouder distribua des caf-tans d'honneur à la suite de Chems Eddaulèh, avertit son hôte royal qu'il avait besoin de prendre du repos, et tout le monde se retira enchanté de l'accueil qu'il avait reçu. Plus ravi encore que sa cour, le roi, qui avait éprouvé d'abord une si grande frayeur, ne pouvait plus se passer de Djouder. Il lui rendit visite le lendemain, le surlendemain encore et tous les jours. Son palais avait commencé à lui déplaire, il ne réunit plus désormais son divan que dans le palais de son nouvel ami.

Cependant le roi devint triste. A la première vivacité d'une affection naissante succédait une inquiétude jalouse ; il prit à part son vizir : « Sais-tu ce que je crains ? lui dit-il. Je crains que Djouder,

ne voyant plus que moi entre la couronne et lui, ne se défasse de moi pour prendre la couronne.

— Seigneur, répondit le vizir, croyez-vous réellement qu'il puisse monter sur le trône après vous, et croyez-vous qu'il lui soit aisé de l'emporter sur vous à force ouverte ?

— Je le crois, répondit le roi réduit à ce pénible aveu. Ne vois-tu pas que je suis pauvre auprès de lui, et qu'un seul de ses hommes a mis en fuite deux cents de mes soldats ?

— S'il le peut, reprit le vizir, il ne le veut donc pas ; car s'il l'avait voulu, vous aurait-il laissé vivre jusqu'à ce jour ? Mais puisque vous craignez que le trône ne vienne à le tenter, associez-le d'avance à votre pouvoir en vous associant vous-même à sa fortune. Vous avez une fille, qu'elle soit un lien entre vous et Djouder, qu'elle fasse de vous un père et de Djouder un gendre. Alors le père et le gendre n'auront plus rien qui ne leur soit commun, et si Dieu rappelle Djouder à lui, vous hériterez de sa fortune.

— Tu dis bien, repartit le roi. Je t'ai toujours trouvé sage dans le conseil et heureux dans l'entreprise ; charge-toi donc de mettre à exécution l'avis que tu me donnes. »

Le lendemain Djouder dînait avec le roi dans le sérail. Tous deux étaient assis et s'entretenaient cordialement. Les heures s'écoulaient. Djouder se

laissait aller doucement au bonheur de vivre, en s'appuyant sur les coussins, qui s'appuyaient eux-mêmes à la muraille, et en regardant un parterre de fleurs épanouies dans le jardin. Peut-être pensait-il qu'il serait charmant de voir quelque belle jeune fille qui regardât furtivement, et qui s'enfuit comme la gazelle, laissant plus de traces dans le cœur que sur la terre; or, tout avait été disposé pour qu'il eût ce gracieux spectacle. La reine avait revêtu sa fille de ses plus brillants atours; elle l'engagea à descendre au jardin avec elle, et lorsque Djouder l'aperçut marchant le long des galeries avec un balancement plus doux que celui de la feuille du palmier agitée par le vent. « Hélas ! » dit-il, car son âme s'envolait par ses yeux, et tout à coup il devint pâle.

« Qu'avez-vous, seigneur ? lui dit le vizir, en se penchant vers son oreille. Je ne voudrais pas vous voir changer de couleur et souffrir.

— Hélas ! répondit Djouder, celle qui est passée s'en est allée emportant mon cœur, et je ne saurais plus vivre si je ne retrouve mon cœur en la revoyant.

— Pourquoi ne la reverriez-vous pas ? Réjouissez-vous, au contraire ; car ce que vous souhaitez s'offre à votre main. Le roi est votre ami. Cette belle enfant le nomme son père. Vivez donc, puisqu'elle vous a plu, et, si vous avez parlé sincère-

ment, voulez-vous que j'en avertisse le roi, afin qu'il vous la donne en mariage ?

— Je t'en conjure, dit Djouder. Qu'elle soit ma femme, et je t'accorderai tout ce que tu désireras. Quant au roi, qu'il fixe la dot, qu'il la mesure à la beauté de sa fille, ou bien encore à la violence de mes désirs ; j'y consens : j'ajouterai encore s'il se peut à ce qui dépasse toute chose, et je serai son fils, et je le chérirai à l'égal de ma mère. »

Alors le vizir se rapprocha du roi et lui parla de même en particulier. « Roi des jours, lui dit-il, Djouder, que tu nommes ton ami, veut devenir ton fils par le sang et par l'alliance. C'est lui qui te demande ta fille Acyèh en mariage. Consens à la lui accorder, afin que je n'aie pas la confusion de lui transmettre un refus ; car je lui ai promis que tu l'écouterais favorablement, sachant qu'il doit solder la dot telle que tu la régleras.

— J'y consens, répondit le roi ; je recevrai la dot, et ma fille sera sa servante. Dès ce moment, je la lui donne en mariage. »

XVI.

Le lendemain, le roi convoqua son divan. Le cheik El-Islam s'y rendit avec les grands officiers de la couronne, et Djouder demanda publique-

ment la main de la princesse Acyèh. Le roi lui répondit : « J'accepte la dot qu'il te plaira de m'offrir ; » et Djouder fit apporter le sac de joyaux qu'il tenait du Maugrebin. Alors la fête commença. Les concerts d'instruments retentirent dans le palais, les danses et les chants se prolongèrent longtemps après le jour. Cependant Djouder fut conduit auprès de la princesse, et, depuis ce moment, il n'y eut plus le palais de Djouder et le palais du roi, il n'y eut plus qu'une seule fortune et qu'une seule famille.

Le roi mourut. Les chefs de l'armée pressèrent Djouder de monter sur le trône ; Djouder résista quelque temps à leurs instances, puis il devint roi ; mais il regretta ses doux loisirs. Plus affligé encore de la mort de Chems Eddaulèh, il fit construire une mosquée sur sa tombe, instituant d'ailleurs un collège d'imans qui devaient se succéder sans interruption pour lire le Khoran le jour et la nuit.

Djouder tomba du trône comme il devait en tomber, victime de la scélératesse de ses frères et de son aveugle indulgence. Il avait nommé Sâlim et Solym ses deux vizirs : le premier, vizir de la droite, le second, vizir de la gauche, et il crut leur avoir changé le cœur à force de bienfaits ; mais, un an à peine écoulé, Sâlim dit à Solym : « Resterons-nous toujours les serviteurs de Djouder ? Tant que Djouder vivra, nous ne saurions

espérer quelque chose au-dessus de notre position actuelle. Lui mort, nous pourrions nous partager le pouvoir; nous deviendrions maîtres de la valise et du sceau.

— Tu es plus habile que moi, répondit Solym; imagine donc un moyen qui nous en délivre, afin que nous ne l'ayons plus au-dessus de nos têtes.

— J'ai trouvé le moyen, reprit l'autre; mais, acceptes-tu mes conditions? Consens-tu à me laisser monter sur le trône, et à n'être le premier qu'après moi, c'est-à-dire vizir de la droite? Consens-tu à me voir possesseur de l'anneau si je te laisse la valise?

— J'y consens, » répondit Solym.

Ils convinrent donc de tuer Djouder durant un repas, et l'invitèrent, comme s'ils eussent voulu le recevoir tour à tour dans les hôtels qu'ils s'étaient fait construire. « Soit, répondit Djouder; mais qui des deux me recevra le premier?

— Moi, répartit Sâlim; chez moi aujourd'hui, demain chez mon frère. »

Djouder accepta et se rendit à l'hôtel de Sâlim. On s'assit gaiement autour de la table; mais à peine Djouder eut-il touché au plat qu'il avait devant lui, le poison lui mit la mort dans les entrailles, et ses os se corrompirent comme sa chair. L'ivresse du crime monta aussitôt à la tête de Sâlim; il se jeta sur la main de Djouder pour lui arracher sa bague;

l'anneau résistait, il saisit un couteau et sépara le doigt de la main. Solym lui-même était épouvanté. Alors Sâlim frotta l'anneau : « Que veux-tu ? » demanda le génie. Sâlim regarda son frère : « Que tu étrangles celui-ci, répondit-il, que tu emportes les deux cadavres, et que tu les jettes devant les officiers de l'armée ! »

Les officiers de l'armée étaient réunis dans une grande salle autour d'une sofra chargée de mets exquis. Les cadavres de Djouder et de Solym tombèrent devant eux, et ils virent le génie qui les poussait du pied. A ce spectacle, la gaieté du festin demeura muette, et les convives se levèrent en se demandant : « Qui a commis ce double meurtre ? »

— Moi, répondit Sâlim, qui parut en même temps sur le seuil de la porte. Du reste, reprenez vos places, continuez de manger, seigneurs, et réjouissez-vous; car vous célébrez mon avènement au trône. Buvez donc au roi Sâlim, à Sâlim possesseur de l'anneau, à Sâlim maître du génie Erraad-Elkacif qui se tient à ses côtés. J'ai tué Djouder et Solym. Qui entrera maintenant en contestation avec moi? Le trône est vacant, voulez-vous que j'y monte? D'ailleurs, si quelqu'un de vous osait se révolter, je froterais l'anneau et le génie vous exterminerait tous, petits et grands, comme il a étranglé mon frère. Encore une fois, me reconnaissez-vous pour roi?

XVII.

— Nous te saluons sultan, et nous t'établissons roi sur nos têtes, » s'écrièrent les officiers. Ensuite Sâlim convoqua le divan, monta sur le trône, et tous les grands prêtèrent serment de fidélité entre ses mains, parce que le palais était plein de soldats; puis le nouveau roi annonça publiquement qu'il voulait épouser la veuve de Djouder.

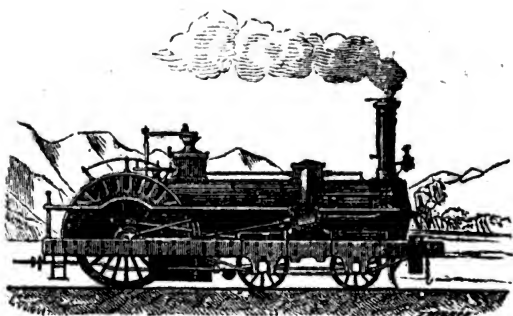
« Laisse au moins s'écouler le temps du deuil; lui dit le cheik El-Islam.

— Qu'est-ce que le temps du deuil? s'écria-t-il avec fureur. Je ne connais pas le temps du deuil; je ne connais que ma volonté. Dès ce soir, la veuve de mon frère ne dormira pas dans un autre lit que le mien. »

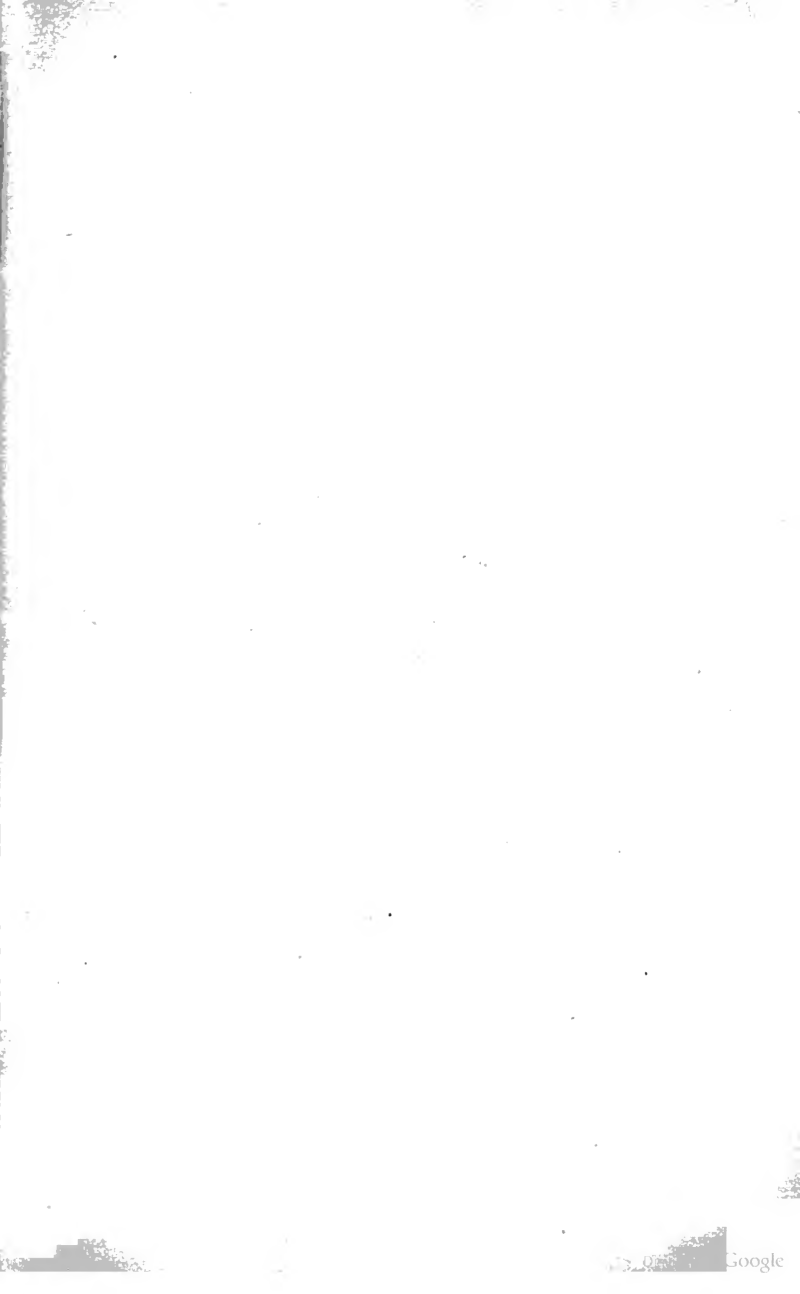
Mais la démente de Sâlim allait recevoir son châtiment. Le cheik El-Islam avait inscrit son mariage sur le saint livre. « Priez le roi, dit la princesse Acyèh, de vouloir bien entrer chez sa servante. » Sâlim se présenta; elle lui fit l'accueil le plus gracieux, et, quand le soir fut venu, elle lui offrit des sorbets avec des sucreries. Le poison punit le poison. Sâlim porta la coupe à ses lèvres et mourut en se souvenant de Djouder. L'anneau tomba de sa main; Acyèh le prit et le

brisa, de peur qu'il ne fit commettre de nouveaux crimes; elle détruisit aussi la valise et envoya dire aux officiers de la couronne qu'ils avaient à se choisir un roi.

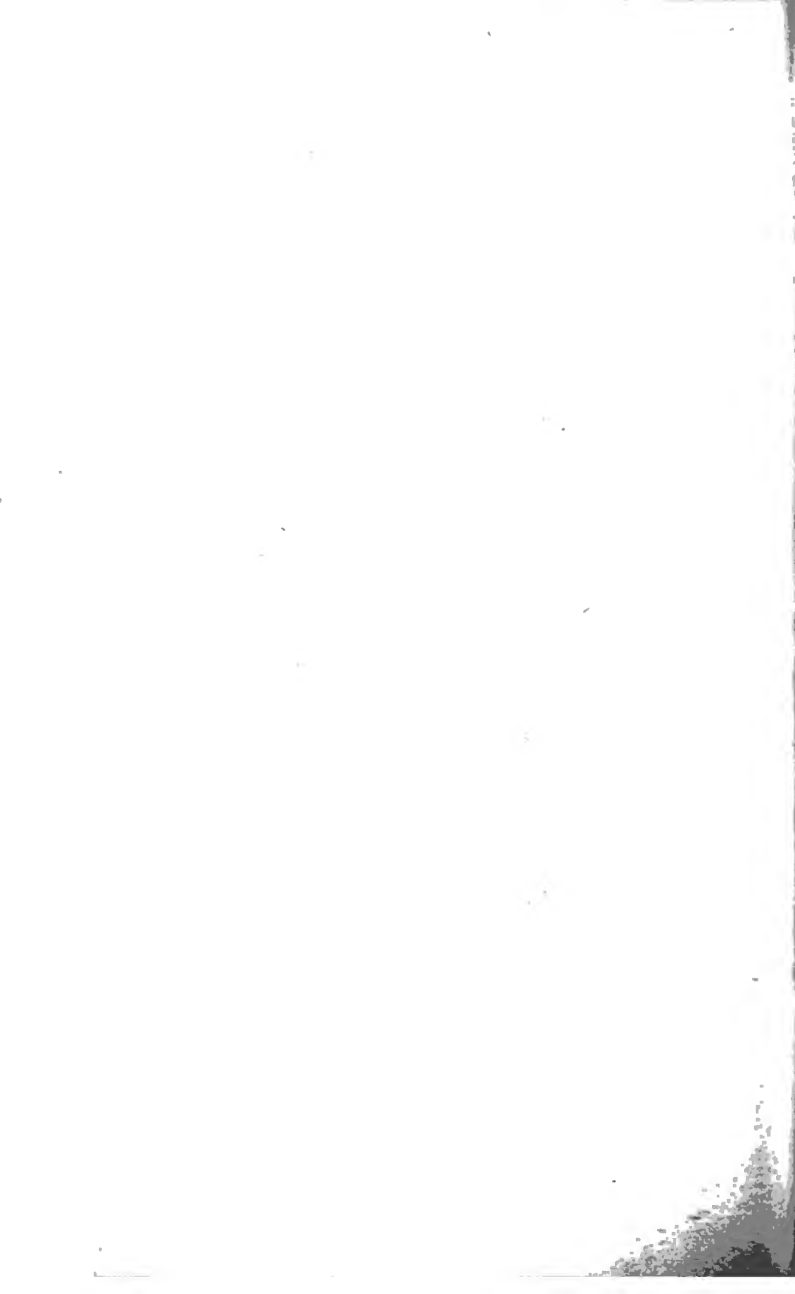
FIN.



Ch. Labure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.







**This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.**

**A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.**

Please return promptly.

